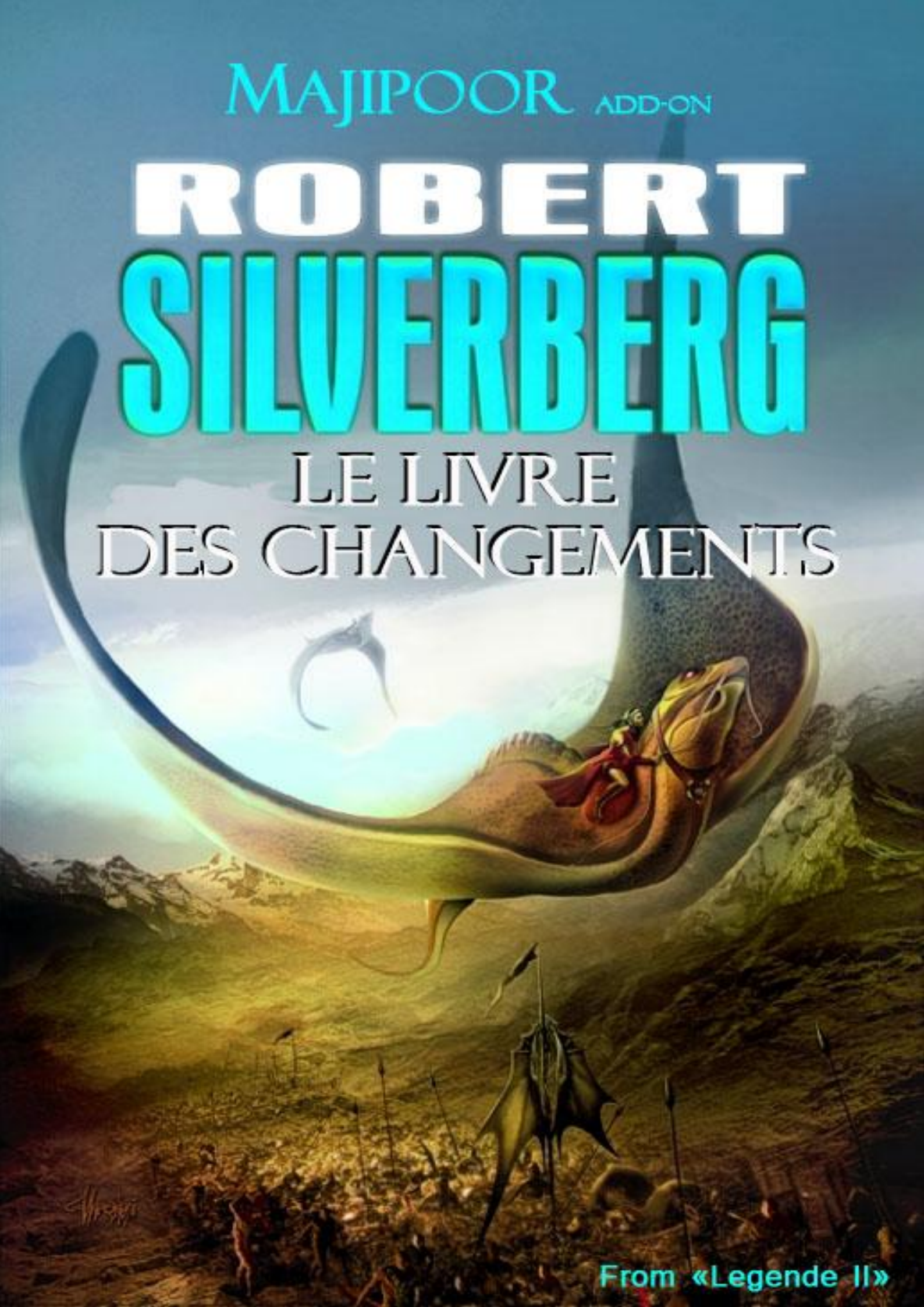


MAJIPOOR ADD-ON

ROBERT SILVERBERG

LE LIVRE
DES CHANGEMENTS



From «Legende II»

Robert Silverberg

Le Livre des Changements

Cycle de Majipoor-8

*Nouvelle traduite de l'américain
par Jean-Pierre Pugi*



J'ai lu

Majipoor, une planète au diamètre plus de dix fois supérieur à celui de la Terre, fut colonisé dans un lointain passé par des humains venus s'installer parmi les Piurivars, ces indigènes à l'intelligence développée que les nouveaux venus appelèrent des « Changeformes » en raison de leur capacité à modifier leur apparence physique. Monde géant d'une grande beauté, Majipoor a un climat tempéré et un biotope si clément qu'il a servi d'écrin à des merveilles tant zoologiques que botaniques et géographiques. Tout y est démesuré... fantastique, merveilleux.

Au fil des millénaires, les accrochages entre les colons et les métamorphes donnèrent lieu à une longue guerre qui s'acheva par la défaite des aborigènes. Les Changeformes furent alors parqués dans une grande réserve aménagée dans le secteur le plus reculé de la planète. Pendant cette période, des espèces originaires de nombreux autres mondes vinrent s'installer à leur tour sur Majipoor : les Vroons qui ressemblent à des gnomes, les Skandars dégingandés et velus à quatre bras, les Su-Suheris bicéphales et bien d'autres encore. Certains – et plus particulièrement les Vroons et les Su-Suheris – pratiquent diverses formes de magie grâce à leurs pouvoirs mentaux extrasensoriels, mais tout au long de l'histoire locale les humains conservèrent un statut d'espèce dominante.

Leur société prospéra et se développa, et leur population finit par compter des milliards d'individus, installés pour la plupart dans d'immenses cités de dix ou vingt millions d'âmes.

Le système gouvernemental instauré sur ce monde au cours de cette période s'apparente à une double monarchie non héréditaire. Après avoir accédé au pouvoir, l'aîné des gouvernants, qui porte le titre de Pontife, désigne un cosouverain cadet, le Coronal. Considéré comme le fils adoptif du Pontife, le Coronal accède au trône à la mort de celui-ci et nomme alors son remplaçant et futur successeur. Ces deux monarques résident en Alhanroel, le plus vaste et le plus peuplé des trois continents de Majipoor. Le palais impérial du Pontife

est aménagé au niveau le plus bas d'une immense cité souterraine appelée le Labyrinthe, dont il sort rarement. Le Coronal vit quant à lui dans une construction imposante érigée à près de cinquante mille mètres d'altitude, au sommet du Mont du Château dont l'atmosphère artificielle est maintenue sous un éternel printemps par des systèmes très compliqués. Le Coronal abandonne l'opulence du Château pour parcourir le monde à l'occasion de la Grande Procession, un événement organisé pour rappeler à l'ensemble de la population la puissance de ses gouvernants. Un tel voyage, qui en raison de l'immensité de la planète peut durer plusieurs années, conduit invariablement le Coronal en Zimroel, le deuxième continent où de gigantesques cités ont été bâties entre des fleuves majestueux et de vastes forêts vierges. Il lui arrive, rarement, de gagner le plus méridional des continents, Suvrael, qui n'est en fait qu'un désert torride de type saharien.

Deux autres dignitaires ont par la suite fait leur apparition sur la scène politique locale. La mise au point d'un système de communication télépathique planétaire a rendu possible la diffusion sur tout Majipoor d'oracles et, le cas échéant, de conseils thérapeutiques ; une activité dévolue à la mère du Coronal en exercice qui prend le titre de Dame de l'Île du Sommeil, car elle s'installe alors sur une île-continent située entre Alhanroel et Zimroel. Une seconde autorité du même genre fut instaurée par la suite. Il s'agit du Roi des Rêves qui utilise des émetteurs télépathiques plus puissants pour surveiller et châtier les criminels et autres citoyens qui enfreignent les lois et principes en vigueur. Cette charge, quant à elle héréditaire, revient aux Barjazides de Suvrael.

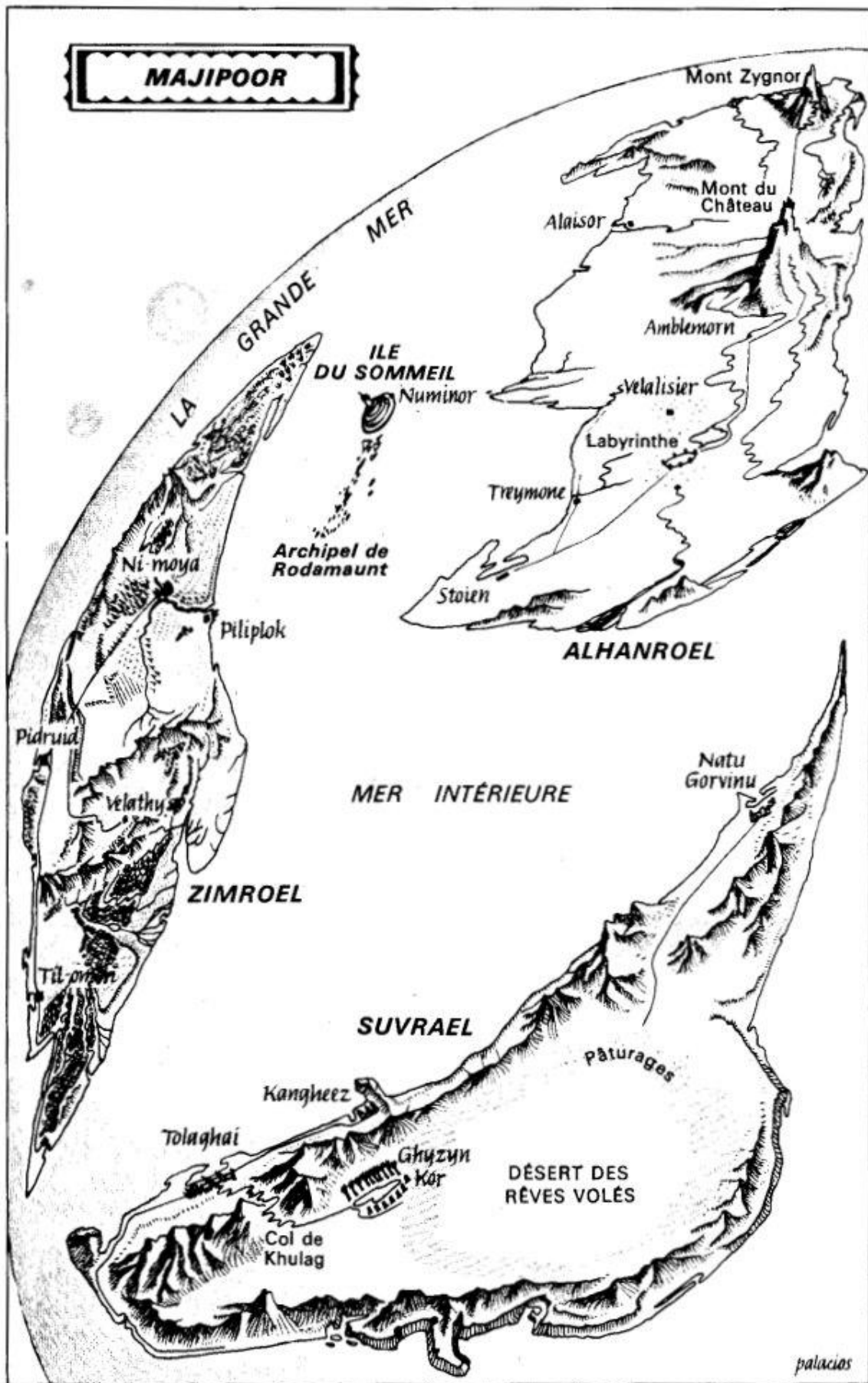
Le château de Lord Valentin, premier roman du cycle de Majipoor, a pour sujet une conspiration visant à substituer un imposteur au Coronal en exercice : Lord Valentin. Privé de ses souvenirs, Valentin est abandonné en Zimroel où il mène une vie de bateleur avant de prendre progressivement conscience de son véritable statut et d'entamer une reconquête du pouvoir finalement couronnée de succès. Dans la suite, *Valentin de Majipoor*, Valentin, pacifiste dans l'âme, doit mater une révolte des métamorphes qui ont décidé de chasser de leur monde les

conquérants humains. Valentin réussit à les vaincre et à rétablir la paix en bénéficiant de l'appui des dragons marins, d'énormes animaux dont nul n'avait suspecté l'intelligence.

Les nouvelles qui composent les *Chroniques de Majipoor* dépeignent des scènes qui remontent à diverses époques et concernent divers milieux de la société locale, et elles permettent de découvrir des facettes de ce monde géant qui n'ont été abordées dans aucun des romans. Dans *Les montagnes de Majipoor*, l'action se déroule cinq siècles après le règne de Valentin et a pour cadre les étendues glaciales du nord de la planète où s'est développée une civilisation barbare indépendante. Quant aux plus récents des livres du cycle de Majipoor, la *Trilogie de Prestimion*, ils remontent à un millier d'années avant l'époque de Valentin et nous décrivent une époque où sorcellerie et magie régnaient sur ce monde. Après avoir été chassé de son trône par le fils usurpateur du précédent Coronal, qu'assistent des mages et des sorciers, Prestimion le Coronal remporte une guerre civile en employant à son tour des pouvoirs de nécromant.

L'histoire présentée ci-après relate un épisode antérieur à tout ce qui a été publié à ce jour sur Majipoor... des événements qui ont eu lieu plus de trois mille ans avant le règne de Prestimion et quatre mille ans avant la naissance de Valentin. Mais dix millénaires se sont écoulés depuis que les humains se sont implantés sur cette planète, et l'histoire ancienne de Majipoor a déjà acquis un statut de légende...

Robert Silverberg



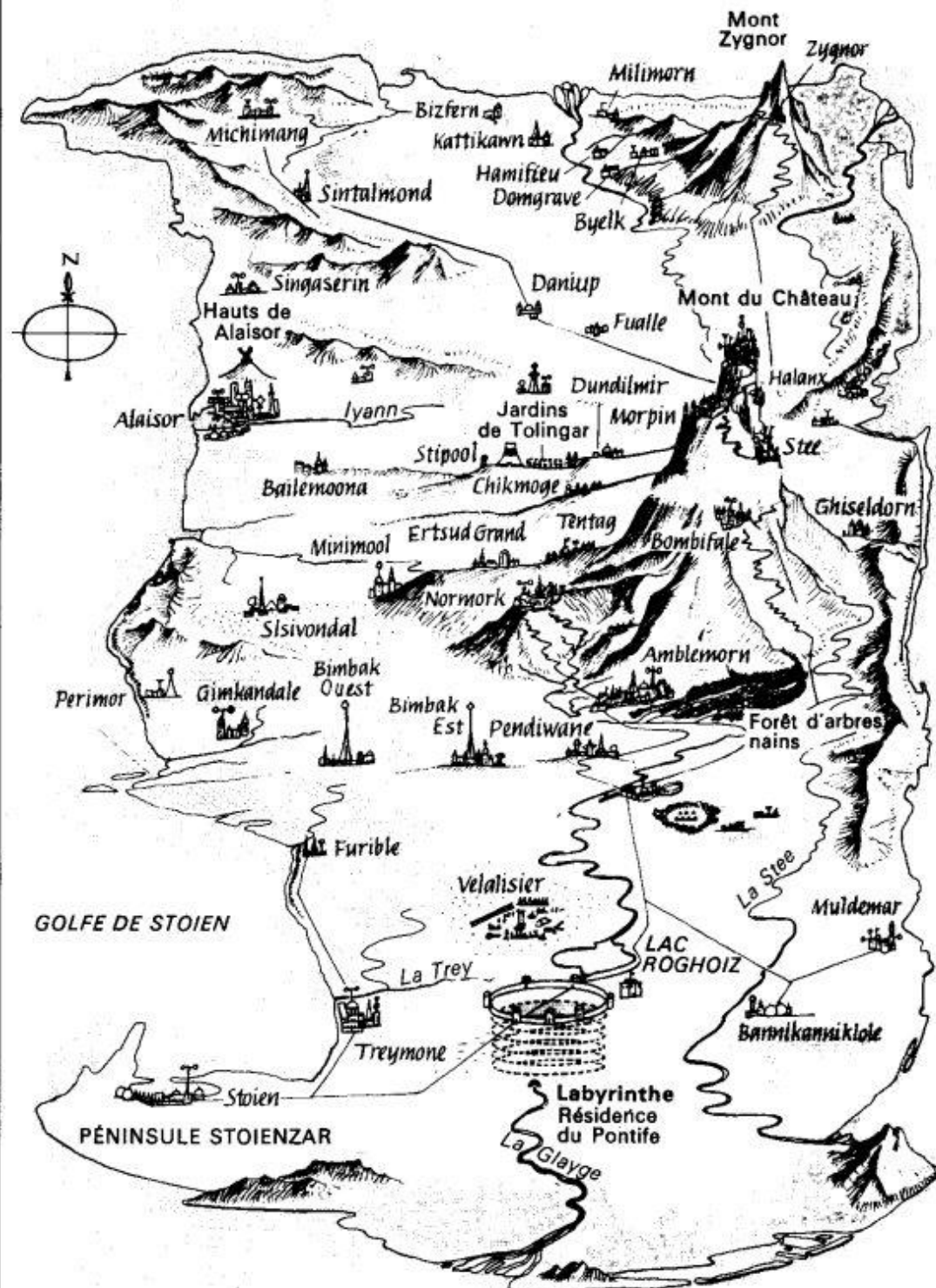
ZIMROEL

LA GRANDE MER



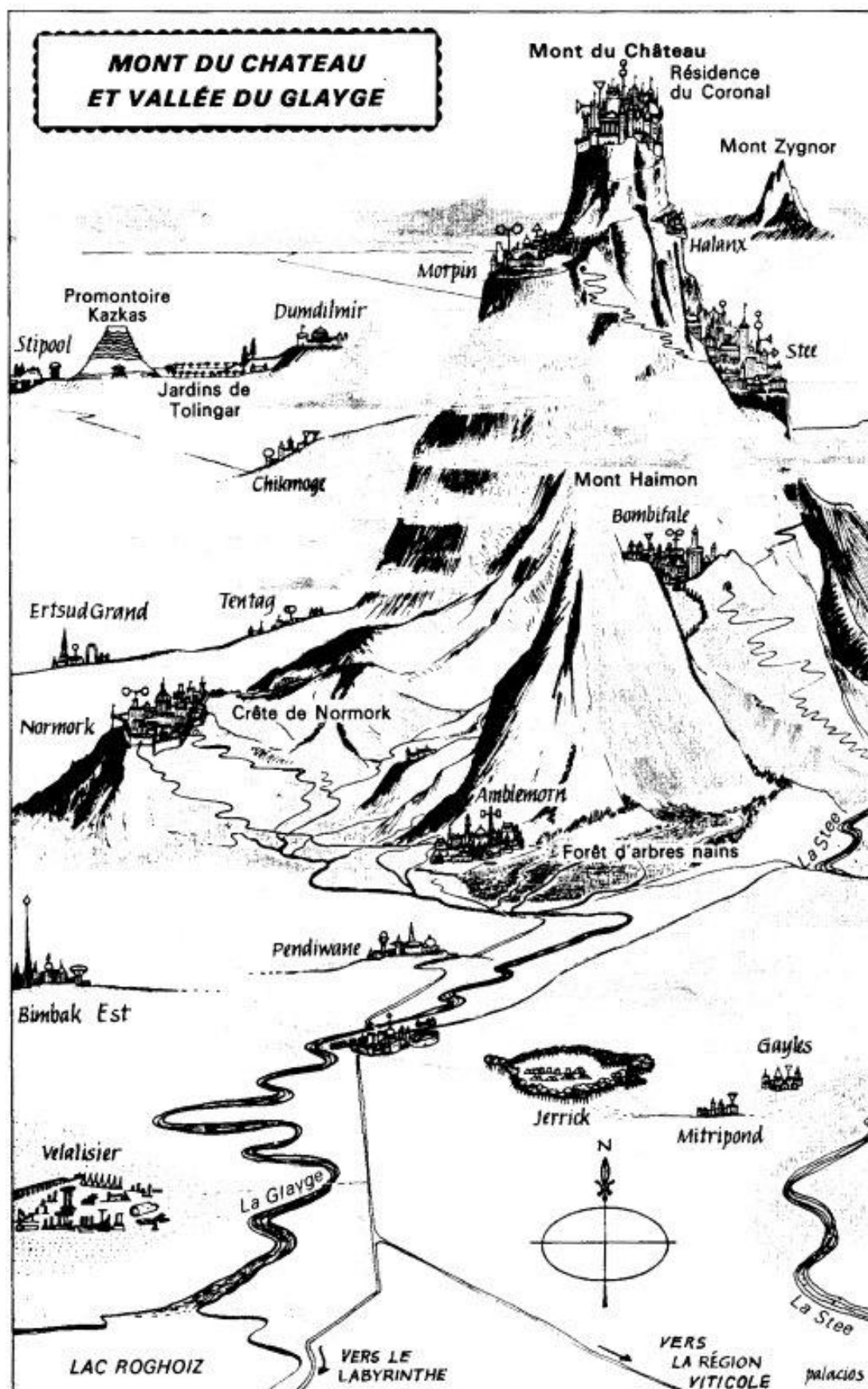
ALHANROEL

LA GRANDE MER

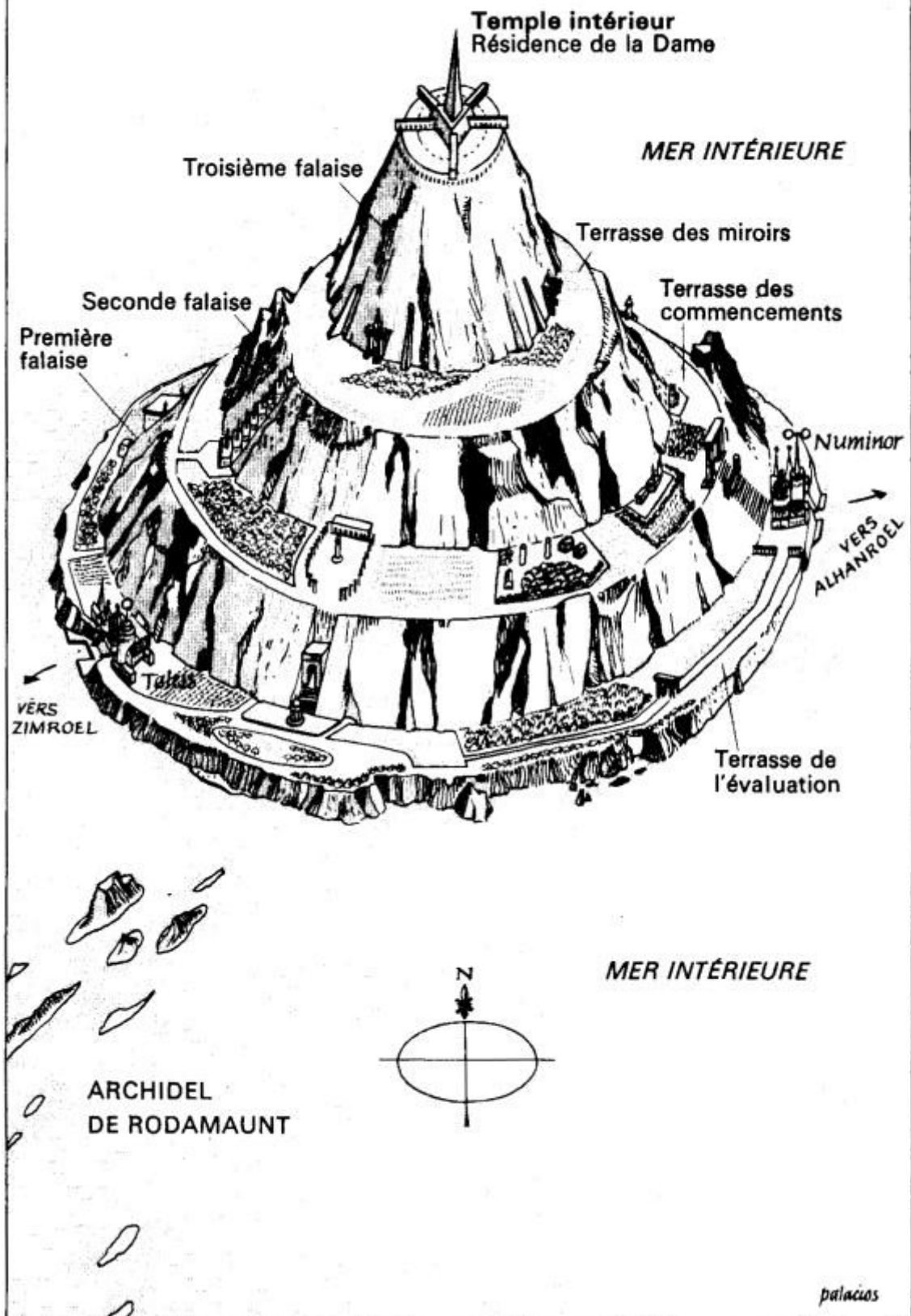


MER INTÉRIEURE

milacios



ILE DU SOMMEIL



LE LIVRE DES CHANGEMENTS

Tôt dans la matinée de son deuxième jour de captivité, Aithin Furvain contemplait les flots rouge sang de la Mer de Barbirike, visible loin en contrebas de l'étroite fenêtre de sa chambre, lorsqu'il entendit tirer le verrou qui condamnait de l'extérieur la porte de ses appartements. Il jeta rapidement un coup d'œil derrière lui et vit la silhouette élancée de son ravisseur se glisser dans la pièce avec une souplesse de félin. Sans s'intéresser à cet homme, Furvain reporta son attention sur le paysage.

« Comme je vous le disais la nuit dernière, la vue est magnifique, n'est-ce pas ? » lança le chef des hors-la-loi. Il n'y a rien de comparable à cette mer écarlate sur tout Majipoor.

— Le paysage est en effet très beau. » Furvain avait acquiescé avec indifférence, mais ce fut sur un ton toujours aussi enjoué que Kasinibon ajouta : « J'espère que vous avez connu un sommeil réparateur et que vous trouvez votre logement satisfaisant, prince Aithin. »

Des vestiges de courtoisie – des règles de savoir-vivre qui s'appliquaient même face à un bandit – incitèrent Furvain à se tourner pour déclarer sèchement : « Je ne demande à personne de m'appeler par mon titre.

— Évidemment. Moi non plus, d'ailleurs. Je suis, moi aussi, un aristocrate ; même si je n'appartiens qu'à la petite noblesse. Mais toutes ces conventions sont tellement archaïques ! »

Kasinibon sourit. Il arborait un rictus plein de ruse, une mimique de conspirateur, un mélange de moquerie et de séduction. En dépit des circonstances, il n'inspirait aucune antipathie à Furvain.

« Vous n'avez pas répondu à ma question. Êtes-vous

confortablement installé ?

— Oh, certes ! Absolument. C'est incontestablement la plus charmante des prisons.

— Je tiens à faire remarquer qu'il ne s'agit pas d'une geôle mais d'un appartement que je mets à votre disposition.

— Ce qui ne change rien au fait que vous me retenez contre mon gré, il me semble ?

— Je vous l'accorde. Vous êtes effectivement mon otage, pour l'instant.

— Merci, votre franchise vous honore. »

Furvain reporta son regard sur la Mer de Barbirike qui s'éloignait, longue et effilée telle une lance, sur environ quatre-vingts kilomètres dans la vallée ouverte au pied de la falaise grise sur laquelle se juchait le repaire fortifié du hors-la-loi. D'infinis alignements de dunes falciformes aux crêtes affilées, mais adoucies par la distance, bordaient ses berges. Elles étaient rouges, elles aussi. Ici, l'air avait un miroitement assorti... tout comme le soleil. La veille, Kasinibon avait expliqué – malgré le peu d'intérêt que ce sujet inspirait à son captif – que la Mer de Barbirike abritait un nombre incalculable de crustacés minuscules dont les coquilles friables aux couleurs vives avaient, en se décomposant au fil des millénaires, donné la couleur du sang à ces flots et au sable des dunes adjacentes. Furvain se demandait si son père, un homme qui avait pour les contrastes de couleurs une passion presque obsessionnelle, était un jour venu jusque-là, s'il avait visité ce lieu. C'était probable. Presque certain.

« Je vous ai apporté des plumes et quelques mains de papier », annonça Kasinibon. Il posa soigneusement le tout sur la petite table, à côté du lit. « Comme je l'ai déjà précisé, je suis convaincu que ce paysage saura vous inspirer.

— C'est fort probable, répondit Furvain avec le même détachement, d'une voix toujours privée d'inflexions.

— Souhaitez-vous que nous allions voir la mer de plus près, cet après-midi ?

— Vous n'avez donc pas l'intention de me cloîtrer dans ces trois pièces ?

— Bien sûr que non ! Pourquoi me montrerais-je inutilement

cruel ?

— Eh bien... Je serai en ce cas ravi de faire cette promenade ! déclara Furvain sans se départir de son indifférence. Tant de beauté m'inspirera peut-être. »

Kasinibon caressa les feuilles avec tendresse. « Vous pourrez aussi utiliser ce papier pour rédiger votre demande de rançon. »

Furvain ferma à demi les paupières. « Demain, qui sait ? Ou après-demain.

— Quand vous voudrez ! Rien ne presse. Vous resterez mon invité aussi longtemps que vous souhaiterez prolonger votre séjour.

— Disons plutôt votre prisonnier.

— Également. Vous aurez les deux statuts, même si j'entretiens l'espoir que vous vous considérerez bien plus comme un convive que comme un otage. Mais veuillez m'excuser, car il me reste d'épouvantables tâches administratives à expédier. À cet après-midi, donc.

Sur un dernier sourire, il esquissa une courbette et s'esquiva.

*

**

Furvain était le cinquième fils de Lord Sangamor, le précédent Coronal dont le règne avait été marqué par le creusement des admirables tunnels du Mont du Château, une curiosité à laquelle il avait donné son nom. Sangamor avait toujours eu une âme d'artiste et ces boyaux aux parois doublées de pierre artificielle aux couleurs éclatantes étaient qualifiés de magistraux par les amateurs éclairés. Furvain avait hérité de son sens esthétique mais pas de sa force de caractère : il n'était aux yeux de la plupart des gens qu'un oisif, un bon à rien pour ne pas dire un gredin. Ses amis, et ils étaient nombreux, auraient été bien en peine pour citer ses mérites. Qu'il eût du talent pour tourner assez joliment quelques vers était indéniable, et il devenait un compagnon idéal tant pour voyager que pour traîner dans les tavernes ; sans oublier qu'il n'avait pas son pareil pour lancer des pointes, poser une énigme ou énoncer un paradoxe ; mais, cela excepté... cela excepté...

En fonction des anciennes traditions constitutionnelles, un fils de Coronal n'avait aucun avenir digne de ce nom au sein de l'administration. Nulle fonction ne lui était réservée et il ne pouvait entretenir l'espoir de s'élever jusqu'au trône, car la couronne était adoptive et non héréditaire. Le fils aîné d'un Coronal allait presque toujours s'installer dans une belle propriété d'une des cinquante cités du Mont, où il menait la vie facile d'un duc de province. Le deuxième fils, voire le troisième, avait la possibilité de rester au Château et d'obtenir un poste de conseiller du royaume, s'il démontrait posséder l'habileté nécessaire pour jongler avec les finesses du pouvoir. Mais un cinquième fils, engendré à la fin du règne de son père et par conséquent traité de haut par ses aînés, n'avait rien à espérer de plus reluisant qu'une vie instable de désœuvrement et de plaisirs loin de toute responsabilité. Sans aucun rôle public à jouer, le cadet est considéré comme une quantité négligeable. Il n'a d'autre statut que celui que lui confère sa filiation. Nul ne l'estime capable d'accomplir la moindre tâche un tant soit peu sérieuse, pas même de s'y intéresser. Il se voit attribuer par ses origines une suite au Château et une pension à la fois rondelette et irrévocable, et tous attendent de lui qu'il se consacre à des occupations futiles jusqu'à la fin de ses jours.

Contrairement à d'autres princes au tempérament moins indolent, Furvain n'avait eu aucune difficulté à se plier à une telle existence. Comme la société ne réclamait rien de lui, il n'avait rien pour l'aiguillonner. La nature l'avait doté d'un physique agréable : grand et mince, il avait de l'élégance et de la grâce, une abondante chevelure blonde et des traits finement ciselés. Excellent danseur, il chantait passablement d'une voix pure et légère et il s'était mis en valeur dans la plupart des sports ne requérant pas de la force physique à l'état brut. Il s'en tirait honorablement dans ces disciplines qu'étaient l'escrime et la course de char, mais il excellait en tant que poète. Les vers coulaient librement de sa plume, comme des gouttes de pluie tombant du ciel. À tout instant du jour ou de la nuit, qu'il vienne de se réveiller après une interminable nuit de beuverie ou encore en plein milieu des excès en question, il n'avait qu'à prendre de quoi écrire pour composer, de façon presque

intemporelle, une ballade ou un sonnet, une villanelle ou une joyeuse épigramme en vers de mirliton débités à vive allure, ou encore un interminable écheveau de couplets héroïques développés à partir du premier thème venu. Ces textes rapidement couchés sur le papier manquaient certes de profondeur. Il n'était pas dans sa nature d'aller sonder l'âme humaine, et encore moins de transcrire ses éventuelles conclusions. Mais nul ne le surpassait pour tourner des poèmes faciles et amusants, des textes mineurs qui glorifiaient les joies de l'instant présent, les plaisirs éprouvés dans un lit ou apportés par la dive bouteille, de quoi susciter un sourire sur la plupart des lèvres sans sombrer pour autant dans le vitriol de la satire ; lorsqu'il ne se contentait pas de faire la démonstration de son habileté lors d'un rapide échange verbal de rythmes et de sonorités diverses sans thème particulier.

« Compose-nous un poème, Aithin », lançait un membre de leur cercle.

Ils étaient assis devant leurs coupes de vin dans une des tavernes aux murs de brique du Château.

« Oui ! approuvaient ses compagnons. Un poème, un poème !

— Donnez-moi un mot », demandait Furvain.

Et quelqu'un, peut-être sa maîtresse du moment, répondait au hasard : « Saucisse !

— Parfait. Et vous, fournissez-m'en un autre. Le premier qui vous vient à l'esprit.

— Pontife, disait un ami.

— Un troisième, réclamait Furvain. Toi, là-bas !

— Steetmoy », lançait quelqu'un, au dernier rang. Furvain lorgnait un court instant le fond de sa coupe, comme s'il y lisait un poème déjà composé, avant d'inhaler à pleins poumons et de se lancer dans une parodie d'épopée aux hexamètres parfaitement équilibrés et aux anapestes irréprochables, concernant un Pontife pris d'une envie soudaine de saucisses de steetmoy, une créature féroce à la fourrure blanche vivant au nord de Zimroel, ce qui motivait l'envoi du plus paresseux et couard de tous les courtisans dans cette contrée lointaine. Il improvisait sans s'accorder le moindre répit pendant huit à dix

minutes, jusqu'à ce que son récit, tout impromptu qu'il fût, eût un prologue, un développement et une fin désopilante qui lui valait un déluge d'applaudissements enthousiastes et une nouvelle flasque de vin.

Si Aithin Furvain s'était donné la peine de compiler ses œuvres, il en aurait résulté de nombreux recueils de poésie ; mais il avait pris l'habitude de jeter les poèmes qu'il venait de griffonner pour n'en conserver qu'un nombre insignifiant. On devait à la prévoyance de ses amis la préservation de textes qu'ils avaient copiés et fait circuler. C'était pour lui sans importance. Écrire des vers était dans son cas aussi facile et naturel que respirer, et il ne voyait aucune raison de garder précieusement ses improvisations rapides. Il ne s'agissait pas d'œuvres d'art dignes d'être transmises à la postérité comme les tunnels de son père.

En tant que monarque junior de Majipoor, Sangamor le Coronal avait eu un règne ponctué de réussites jusqu'au jour où le Divin avait invité le vénérable Pelxinaï à regagner la Source de toute chose, après trente années de Pontificat, et qu'il lui avait succédé. Devenu le nouveau Pontife, il avait dû quitter le Château et s'installer dans le palais que la constitution attribuait au doyen des gouvernants, loin au sud dans les profondeurs du Labyrinthe où il resterait jusqu'à la fin de ses jours. Ses fils étaient censés lui rendre visite à l'occasion, ce qu'Aithin Furvain avait fait peu après son investiture. Mais il n'avait aucun désir de retourner en ce lieu qu'il trouvait bien trop obscur et lugubre à son goût. Il était d'ailleurs probable que son père ne s'y plaisait guère, lui non plus ; mais Sangamor avait su en devenant Coronal qu'il finirait ses jours dans ces boyaux souterrains. Furvain n'était pas soumis à l'obligation d'y résider, pas même d'y aller s'il ne le souhaitait pas. Et comme il ne s'était jamais senti très proche de son père, il ne voyait aucune raison de s'infliger une pareille corvée.

Il avait également pris ses distances avec le Château. À l'époque où son père y régnait encore, il s'était aménagé une résidence secondaire à Dundilmir, une des cités situées bien plus bas sur la Pente, au pied de cette roche gigantesque qu'était le Mont du Château. Après avoir hérité des biens et du titre de

duc de Dundilmir, Tanigel, un camarade d'étude devenu son meilleur ami, lui avait offert une propriété relativement modeste qui surplombait la région volcanique connue sous le nom de Vallée Ignée. Furvain lui servait en contrepartie de bouffon, de joyeux compagnon de ribote et de compositeur de vers comiques à la demande. Que le fils d'un Coronal reçoive un tel présent d'un simple duc pouvait prêter à controverse, mais Tanigel avait constaté que son statut de cinquième enfant ne s'accompagnait pas de rentes suffisantes pour garantir son indépendance financière, et il savait aussi que Furvain en avait plus qu'assez de fainéanter au Château et souhaitait changer le décor de sa vie oisive. N'étant pas du genre à se draper dans sa dignité, Furvain s'était empressé d'accepter et il avait passé la majeure partie de ces dernières années dans sa propriété de Dundilmir, occupé à brailler en compagnie de son ami et autres buveurs prospères, ne montant au Château érigé au sommet du Mont que pour des cérémonies aussi importantes que l'anniversaire de son père. De simples actes de présence auxquels il avait d'ailleurs mis un terme quand Sangamor avait accédé au Pontificat et déménagé pour le Labyrinthe.

Même l'existence insouciant qu'il menait à Dundilmir avait au fil du temps perdu de ses attraits. Désormais quadragénaire, Furvain ressentait une chose nouvelle pour lui, une vague insatisfaction qui le rongait. Il n'avait pourtant aucune raison de se plaindre. Il vivait sans se priver, entouré d'amis joyeux et sympathiques, béats d'admiration devant le talent mineur qu'il exerçait si bien ; sa santé était excellente ; il pouvait faire face aux dépenses ordinaires d'une vie fondamentalement raisonnable ; il lui arrivait très rarement de s'ennuyer et il n'était jamais à court de compagnons ou de maîtresses. Et néanmoins, il éprouvait parfois au tréfonds de son être une douleur sourde, un malaise inexplicable et injustifié. C'était pour lui une chose inédite, déconcertante et incompréhensible.

Il estima que voyager lui permettrait peut-être de s'en débarrasser. Il était un citoyen du plus vaste, du plus grandiose et du plus beau de tous les mondes, et il n'en avait admiré qu'une infime partie : le Mont du Château et une douzaine des cinquante cités qui s'y dressaient, auxquelles il convenait

d'ajouter la Vallée de la Glayge... un lieu agréable mais sans grand intérêt découvrit le jour où il était allé rendre visite à son père au fin fond du Labyrinthe. Il lui restait tant de choses à découvrir : les villes légendaires du sud telles que Sippulgar et Arvyanda la dorée, Kétheron aux innombrables tours et les villages sur pilotis du lac Roghoiz, sans parler des centaines, pour ne pas dire des milliers, d'autres sites éparpillés tels des bijoux dans l'immensité d'Alhanroel. Il y avait aussi, loin de l'autre côté de la mer, le continent fabuleux de Zimroel qui regorgeait de choses merveilleuses et quasi féeriques dont il ne savait pratiquement rien. La vie d'un homme était bien trop brève pour qu'il pût tout visiter.

Mais il prit en fin de compte une direction diamétralement opposée. Grand amateur de voyages, le duc Tanigel souhaitait aller visiter les contrées d'orient, ces territoires déserts et en grande partie inexplorés qui s'étendent du Mont du Château aux berges de la Grande Mer. Dix millénaires s'étaient écoulés depuis l'installation des premiers humains sur Majipoor, un laps de temps amplement suffisant pour défricher un monde de dimensions normales ; mais celui-ci était si vaste que même ces cent siècles de croissance de la population n'avaient pas permis aux colons de s'implanter dans ses territoires les plus lointains. La voie de l'expansion les avait éloignés du cœur d'Alhanroel, jusqu'à la Mer Intérieure qui séparait ce continent de Zimroel puis au-delà. Mais, à l'exception de quelques incorrigibles vagabonds, peu de gens étaient un jour partis vers le levant. Il y avait là-bas Vrambikat, un village misérable niché dans une vallée brumeuse pratiquement plongée dans l'ombre du Mont. Tout laissait supposer qu'il n'y avait plus loin aucune colonie, rien qui était mentionné dans les registres des collecteurs de taxes du Pontife. Peut-être trouvait-on çà et là quelques maisons, mais ce n'était pas une certitude. Furvain savait cependant que cette région faiblement peuplée regorgeait de sites merveilleux uniquement décrits dans les mémoires d'explorateurs intrépides. La Mer écarlate de Barbirike, l'essaim de lacs connus sous le nom des Mille Yeux, l'immense gorge serpentine longue de cinq mille kilomètres et d'une profondeur insondable appelée le Rift de la Vipère, et, plus spectaculaires

encore, le Mur Igné, la Résille de Gemmes, la Fontaine de Vin, les Collines qui dansent... dans la plupart des cas de simples mythes, des inventions d'aventuriers plus imaginatifs que fiables.

Le duc Tanigel proposa donc d'organiser une expédition pour explorer ces terres mystérieuses. « Nous irons toujours plus loin, peut-être même jusqu'à la Grande Mer ! s'exclama-t-il. Toute la cour nous accompagnera. Qui pourrait dire ce que nous découvrirons ? Et toi, Furvain... tu coucheras tout cela par écrit, tu rédigeras un récit épique qui passera à la postérité, un classique pour les siècles à venir ! »

S'il n'avait pas son pareil pour échafauder des projets grandioses et les peaufiner dans leurs moindres détails, le duc Tanigel manquait toutefois d'énergie pour les transposer du rêve à la réalité. Avec son entourage, il consacra des mois à étudier des cartes et des récits de voyages, des textes vieux de centaines ou de milliers d'années, et ils établirent des tracés de la route qu'ils suivraient dans ce qui n'était, en fait, qu'un désert privé de toute piste. Furvain s'était plongé à corps perdu dans cette entreprise et il lui arrivait fréquemment de rêver qu'il planait tel un oiseau au-dessus de contrées inexplorées à la beauté et à l'étrangeté inconcevables. Il rongea son frein en attendant leur départ, et il finit par comprendre que ce voyage vers les contrées d'orient comblerait en lui un besoin dont il avait ignoré l'existence. Le duc poursuivait ses préparatifs sans fixer la date de cette expédition, et Furvain prit finalement conscience qu'elle ne dépasserait jamais le stade de simple projet. Tanigel ne ressentait pas le besoin de partir au loin, seulement celui d'imaginer qu'il le ferait un jour. Et Furvain, qui n'avait jamais parcouru une distance digne de ce nom et qui trouvait la solitude pesante, décida de s'aventurer seul dans les contrées d'orient.

*

**

Même ainsi, il eut besoin d'un petit coup de pouce qu'il reçut de façon inattendue.

Au cours d'une période placée sous le sceau de l'hésitation et des incertitudes, d'une forte tension nerveuse et de nombreux soucis, il se rendit au Château pour étudier des cartes d'explorateurs qu'il n'était possible de consulter qu'à la Bibliothèque royale. Mais, arrivé à destination, il trouva les immenses salles de cet édifice rebutantes et il retourna visiter les célèbres tunnels que son père avait fait creuser à l'intérieur d'une flèche de roche du versant ouest qui surplombait le sommet du Mont de quelques centaines de pieds.

Il s'agissait d'une longue rampe spiralée qui s'élevait au cœur de ce pic. Dans les forges des ateliers secrets des guildes royales, loin dans les profondeurs du Château du Coronal, les artisans de Sangamor avaient créé la pierre synthétique colorée et luminescente qui doublerait les parois de ces boyaux ; ils l'avaient fondue en grandes dalles puis, sous la supervision directe du Coronal, des maîtres maçons avaient façonné ces blocs de matière chatoyante en dalles rectangulaires ayant toutes les mêmes dimensions, avant de les assujettir au mortier sur les parois et le plafond de chaque salle en respectant des palettes de couleurs soigneusement graduées. Les yeux des visiteurs étaient soumis aux chocs d'émanations palpitantes, vibrantes : jaune soufre ici et safran là, topaze dans la salle suivante, émeraude, marron puis une explosion rouge vif à couper le souffle, avant de retrouver des tonalités plus paisibles telles que mauve, bleu-vert et chartreuse. C'était une symphonie chromatique, une cataracte intarissable. Furvain y resta deux heures. Il passait d'une salle à la suivante en ressentant une fascination et une jubilation croissantes, jusqu'à saturation. Des explosions, ou plutôt des phénomènes qui y ressemblaient en tout point, se produisaient au plus profond de son être. Il avait des vertiges et des nausées. La puissance et l'intensité du spectacle qui s'offrait à lui écrasaient son esprit. Il était tremblant et ébranlé par ce qui palpitait dans sa poitrine. Battre en retraite s'imposait. Il se précipita vers la sortie, conscient qu'il aurait autrement dû s'agenouiller dans les trente secondes.

De retour à l'extérieur, il referma ses doigts sur le garde-fou, en sueur et ébloui. Lorsqu'il recouvra un calme relatif, la violence de sa réaction le laissa perplexe. Les troubles physiques

avaient disparu, mais il subsistait quelque chose, une angoisse tout d'abord difficile à analyser dont il réussit néanmoins à identifier la cause : tant de splendeur avait fait naître en lui l'admiration proche de l'extase religieuse qu'inspire le sacré, une sensation qui s'était rapidement transmuée en prise de conscience écrasante, destructrice, de sa médiocrité.

Il avait toujours considéré ces tunnels comme une curiosité que son père avait eu la lubie de faire construire un jour. Mais à présent, après avoir une fois de plus connu cette étrange hypersensibilité proche de la neurasthénie qui caractérisait depuis peu ses humeurs, il venait de percevoir l'importance de l'œuvre de son père. Cela l'emplissait de ce qui devait être de l'humilité, un sentiment auquel il n'avait jamais été particulièrement sensible. Et n'avait-il pas des raisons d'être modeste ? Il avait vu une chose exceptionnelle, admirable. Malgré tout le soin qu'il devait consacrer aux affaires de l'État, Lord Sangamor avait puisé au plus profond de lui-même la force et l'inspiration que réclamait la création d'un véritable chef-d'œuvre.

Alors que lui... alors que lui...

L'impact que cette révélation avait eu sur son ego faisait toujours vibrer son être, ce soir-là. Plutôt que de se rendre à la Bibliothèque ainsi qu'il en avait eu l'intention, il prit des dispositions pour dîner en compagnie d'une de ses anciennes maîtresses dans le restaurant aérien qui surplombe la Grande Cour de Melikand. Dame Dolitha était une femme très belle, aux cheveux bruns et au teint olivâtre, délicate et pleine d'esprit. Dix ans plus tôt, ils avaient eu une liaison d'un semestre placée sous le signe de la passion. Finalement, une brusquerie que rien ne venait tempérer, une forte propension à dire des vérités qu'il eut mieux valu passer sous silence et une façon sardonique d'exprimer la plupart de ses opinions avaient eu raison du désir qu'elle lui inspirait. Mais Furvain appréciait toujours autant la compagnie des femmes intelligentes, et la franchise terrifiante qui l'avait chassé de son lit la rendait précieuse en tant qu'amie. Il avait veillé à préserver leur camaraderie après leur rupture, la fin de rapports d'une nature plus intime. Elle était désormais pour lui aussi proche qu'une sœur.

Il lui expliqua ce qu'il avait vécu un peu plus tôt dans les tunnels.

« Qui aurait pu s'y attendre ? conclut-il. Un Coronal doublé d'un véritable artiste ! »

De l'ironie fit pétiller les yeux de Dame Dolitha. « Croirais-tu ces choses incompatibles ? Le talent est inné et rien n'interdit à un artiste d'emprunter un chemin qui conduit jusqu'au trône. Les dons qu'il a reçus à la naissance ne disparaissent pas pour autant.

— Tu as probablement raison.

— Le pouvoir exerçait sur ton père une vive attirance, ce qui a pu absorber une partie de son énergie créatrice. Mais ce n'est pas ce qui l'a empêché d'exercer pour autant ses talents.

— La marque de sa grandeur, c'est que son âme est assez vaste pour lui avoir permis de faire les deux.

— Ou qu'il a de l'assurance à revendre. Naturellement, les choix dépendent des individus. Ils ne sont pas toujours judicieux. »

Furvain prit sur lui-même pour soutenir son regard, alors que son instinct l'incitait à détourner les yeux.

« Que dis-tu là ? Que j'ai eu tort de ne pas entrer dans la fonction publique ? »

Elle leva sa petite main à ses lèvres, pour dissimuler en partie un sourire moqueur.

« Loin de moi cette pensée, Aithin !

— Quoi, alors ? Allez. Dis-le ! Ce n'est pas un secret. Tu estimes que j'ai raté quelque chose ? Que j'ai fait mauvais usage de mon talent ? Tu penses que je l'ai gaspillé pour boire, jouer et distraire mon entourage avec des rimes à quatre sous quand j'aurais pu me cloîtrer quelque part pour écrire un chef-d'œuvre philosophique, un ouvrage pompeux, morne et pesant, dont tous vanteraient les mérites sans avoir le moindre désir de le lire pour autant ?

— Oh, Aithin, Aithin !

— Ai-je tort ?

— Comment pourrais-je t'indiquer ce qu'il aurait fallu que tu fasses ? Tout ce que je sais, c'est que tu sembles malheureux. Depuis longtemps. Tu souffres d'insatisfaction – tu commences

enfin à l'admettre, pas vrai ? – et je n'ai pas l'impression que ce soit en rapport avec ton art, la poésie, étant donné que rien n'est aussi important à tes yeux. »

Il la dévisagea. L'entendre tenir de tels propos ne l'avait pas étonné. « Continue.

— Il n'y a pas grand-chose à ajouter. Je crois avoir tout dit.

— Alors, répète-le. Je sais me montrer entêté, Dolitha. »

Il remarqua le léger frémissement de narines qu'il avait attendu, le déplacement quasi imperceptible de l'extrémité de sa langue entre ses lèvres closes. Ces indices lui révélaient sans laisser la moindre place au doute qu'elle ne le ménagerait pas. Mais s'il avait espéré qu'elle lui apporte quelque chose, ce soir-là, ce n'était pas de la compassion.

« Le chemin sur lequel tu t'es engagé n'est pas le bon, dit-elle posément. Je ne sais pas quelle voie tu devrais emprunter, mais il est évident que tu ne la suis pas. Remodeler ta vie s'impose, Aithin. Il faut lui donner une forme nouvelle, radicalement différente. C'est tout. Tu as atteint le bout de cette route et le moment est venu d'en changer. Il y a dix ans, j'ai su – même si tu l'ignoris – que cela se produirait. Eh bien, c'est fait. Et tu en as enfin pris conscience.

— Je le suppose, effectivement.

— Tu dois cesser de te cacher.

— Me cacher ?

— De toi-même. De ta destinée, de ce qui t'attend. Je parle de ce qui constitue ton essence. Il est possible d'échapper à presque tout, Aithin, mais pas au Divin. Il n'existe aucun lieu où Il ne peut te voir. Oui, tu dois changer d'existence, Aithin, même si je ne peux pas te dire comment. »

Il la dévisagea, sidéré.

« *Non*. Évidemment. » Il resta muet un court instant. « Pour commencer, je vais partir en voyage. Seul. Vers une contrée lointaine où il n'y aura que moi, ce qui devrait me permettre de me ressourcer. Ensuite, nous verrons. »

Le matin suivant, il chassa toute pensée se rapportant à la Bibliothèque royale et aux cartes qu'il pourrait ou non y trouver – le temps dévolu aux préparatifs était terminé ; le moment de passer aux actes était venu – et il regagna

Dundilmir puis consacra une semaine à ranger sa demeure et prendre des dispositions pour organiser son départ vers les contrées d'orient. Finalement, il quitta Dundilmir sans révéler sa destination à qui que ce soit. Il ne savait pas vers quoi il se dirigeait, mais il savait qu'il découvrirait quelque chose et que cela aurait sur lui un effet positif. Il se lançait dans ce qu'il estimait être une entreprise sérieuse, pour ne pas dire une quête... la recherche d'une vie intérieure perdue longtemps auparavant. *Tu dois changer d'existence*, lui avait dit Dolitha, et oui, oui, il suivrait ce conseil. Ce serait pour lui une nouveauté. Il n'avait à ce jour effectué que des choses frivoles. Ce fut en ressentant un étrange optimisme, sensibilisé aux moindres stimuli que lui transmettaient ses sens, qu'il entama ce voyage. Et moins d'une semaine s'était écoulée depuis son départ de la petite ville poussiéreuse de Vrambikat lorsqu'il fut capturé par une bande de hors-la-loi en maraude qui le conduisirent dans la forteresse de Kasinibon.

*

**

Que l'anarchie pût régner dans un secteur aussi reculé de Majipoor ne lui était à aucun moment venu à l'esprit, mais il n'avait pas lieu de s'en étonner. Ce monde était paisible et ses dirigeants l'avaient pendant des millénaires gouverné sans heurts, car sa population acceptait librement leur autorité ; néanmoins, les distances étaient telles et les volontés du Pontife et du Coronal si diluées par endroits qu'il existait nécessairement de nombreux territoires où le pouvoir central n'était qu'un simple nom. Lorsqu'il fallait attendre des mois avant qu'une directive gouvernementale parvienne en Zimroel ou Suvrael, ce continent méridional grillé par le soleil, pouvait-on considérer que l'État y exerçait son autorité ? Qui était véritablement informé, dans les hauteurs du Mont du Château ou dans les profondeurs du Labyrinthe, de ce qui se passait en ces terres lointaines ? La plupart des gens se pliaient à la loi, certes, car l'alternative était le chaos : mais il était tout aussi logique qu'ils agissent à leur guise en de nombreux secteurs,

tout en affirmant qu'ils respectaient scrupuleusement les volontés du gouvernement central.

Et là où ne vivait quoi qu'il en soit personne, ou presque personne, dans ces étendues où le Pontife et le Coronal ne se donnaient même pas la peine de se faire représenter... avait-on besoin d'une telle autorité ou simplement de feindre de s'y plier ?

Depuis son départ de Vrambikat, Furvain se laissait emporter par sa monture vers un chapelet de sombres collines. Derrière lui, à l'ouest, le Mont du Château commençait à s'amenuiser et le paysage semblait se poursuivre de tous côtés sur un million de kilomètres. C'était la première fois qu'il était confronté à une telle immensité où aucun indice ne révélait la présence d'êtres humains sur ce monde. L'air était aussi limpide que du cristal, le ciel sans nuages, la température très douce, printanière. Des prairies vallonnées d'herbe dorée, des brins courts et charnus aussi drus que les fibres d'un tapis venant d'être tissé s'étendaient à perte de vue. Des animaux appartenant à une espèce inconnue broutaient ici et là sans lui prêter attention. Il avait entamé le neuvième jour de son voyage et trouvait toujours la solitude revigorante. Elle régénérât son âme. Plus il s'enfonçait dans le silence de ces terres, plus la sensation de cicatrisation intérieure, de purification, s'intensifiait.

En milieu de journée, il fit une halte au milieu de tertres de rocaïlle qui saillaient des pâturages jaunâtres pour permettre à sa monture de se reposer et de paître. Il avait choisi un animal racé, fougueux et magnifique, qui eût bien plus brillé à l'occasion d'une course hippique que lors de ce long voyage. Furvain devait multiplier les haltes pour qu'il reconstitue ses forces.

Mais il n'en avait cure. Faute d'avoir une destination précise, il n'avait aucune raison de se hâter.

Il laissait son esprit partir en éclaireur dans cette étendue désertique, tenter d'imaginer les merveilles qui s'offriraient bientôt à son regard. Le Rift de la Vipère, par exemple : à quoi pouvait ressembler cette grande blessure ouverte dans les entrailles du monde ? Des parois verticales qui miroitaient

comme de l'or, si abruptes qu'il n'était pas envisageable de descendre jusqu'au fond, là où une rivière émeraude impétueuse serpentait tel un reptile sans queue ni tête en direction de la mer. La Grande Faux, un bloc de marbre blanc brillant, incurvé et effilé, une sculpture attribuée à la main du Divin, se dressait dans son isolement magnifique pour atteindre une hauteur de plusieurs centaines de pieds au-dessus d'un désert fauve à la planéité absolue, un arc fragile qui soupirait et vibrerait comme une corde de harpe sitôt que le vent caressait ses arêtes ; dans une description remontant à l'époque de Lord Stiamot, autrement dit vieille de quatre millénaires, il était précisé que la voir se découper contre le ciel nocturne avec une ou deux lunes miroitant à proximité de sa pointe était si émouvant que même un conducteur de fardier originaire de Skandar en aurait eu des larmes aux yeux. Les Fontaines d'Embrolain, où des geysers grondants d'une eau rosée aux agréables fragrances et aussi douce que de la soie jaillissaient vers le ciel à cinquante minutes d'intervalle, de jour comme de nuit... et enfin, à une année de voyage, si ce n'était pas deux ou trois, les falaises vertigineuses de pierre noire striée de veines éblouissantes de quartz blanc qui montaient la garde le long des berges de la Grande Mer, cette étendue infranchissable qui recouvrait près de la moitié de la planète géante...

« Levez-vous, lui ordonna-t-on sèchement. Vous êtes dans une propriété privée, ici. Identifiez-vous. »

Furvain voyageait depuis si longtemps en solitaire dans ce désert silencieux que cette voix grinçante agressa sa conscience, aussi incongrue que la queue dentelée d'une comète au travers d'un ciel sans étoiles. Il fit volte-face et vit deux petits hommes patibulaires à la tenue négligée, debout sur un affleurement rocheux à seulement quelques mètres derrière lui. Il constata qu'ils étaient armés et que deux autres individus veillaient un peu plus loin sur un chapelet d'une douzaine de montures attachées les unes aux autres par un licol de facture grossière.

« Une propriété privée, avez-vous dit ? lança-t-il sans se départir de son calme. Cette contrée n'appartient à personne, mes amis ! Ou, plus exactement, elle est à tout le monde.

— Vous vous trouvez sur les terres de maître Kasinibon »,

rétorqua le plus petit et le plus hargneux des nouveaux venus, un homme au front plissé traversé par le trait horizontal de sourcils noirs comme jais qui fusionnaient au-dessus de son nez. Il s'exprimait d'une voix rauque et pâteuse, avec un accent déconcertant qui escamotait certaines consonnes. « Faut solliciter sa permission, pour voyager par ici. C'est quoi, votre nom ? »

— Aithin Furvain de Dundilmir. Je vous saurais gré d'aller annoncer à votre maître, dont j'ignorais jusqu'à l'existence voici seulement quelques instants, que je n'ai aucunement l'intention de dégrader ses terres ou autres biens, que je suis un voyageur solitaire qui ne fait que passer sans vouloir...

— Dundilmir ? marmonna l'homme dont les arcades sourcilières s'incurvèrent. C'est, je crois, une des cités construites sur les pentes du Mont. Qu'est-ce qu'un citadin vient faire sur ces terres ? Elles ne conviennent pas aux gens de votre acabit. » Puis, sur un éclat de rire. « Qui êtes-vous, quoi qu'il en soit ? Le fils du Coronal ? »

Furvain sourit. « Puisque vous me le demandez, je vous le confirme. Je *suis* effectivement le fils du Coronal. Plus exactement, mon père portait ce titre jusqu'à la mort du Pontife Pelxinaï. Il n'est autre que... »

Un rapide coup du revers de la main l'envoya s'étaler sur le sol. La stupéfaction le fit ciller. Le coup n'avait pas été violent, une simple tape, et il devait sa chute à l'effet de surprise. Il ne se souvenait d'aucun moment de son existence où quelqu'un l'avait frappé, pas même pendant l'enfance.

« ... Lord Sangamor, termina-t-il plus ou moins machinalement, car il avait déjà le nom au bout des lèvres. Qui était Coronal sous Pelxinaï, et qui lui a succédé en tant que Pontife... »

— Tenez-vous à vos dents, étranger ? Sachez que je n'hésiterai pas à vous rouer de coups, si vous avez encore le front de vous moquer de moi !

— Je n'ai fait que vous dire la stricte vérité, l'ami ! répondit Furvain, étonné. Je suis Aithin de Dundilmir, fils de Sangamor. Mes documents d'identité vous le confirmeront. »

Il était conscient que se vanter de sa condition devant ces

rustres manquait de sagesse, mais il n'avait jamais imaginé la moindre circonstance où révéler ses origines pourrait nuire à ses intérêts. Et il était quoi qu'il en soit trop tard pour faire marche arrière. Il n'empêcherait pas ces brigands de s'assurer de son identité, désormais ; et son état civil était précisé sans équivoque sur tous ses documents. Il ne lui restait qu'à espérer que nul, même en un lieu aussi reculé, n'oserait s'en prendre au fils d'un Pontife, bien qu'il ne fût que son cinquième enfant.

« Je ne vous tiens pas rigueur du coup que vous m'avez donné, dit-il à son agresseur. Vous ignoriez à qui vous aviez affaire. J'interviendrai pour vous épargner un juste châtiment... Et maintenant, si vous le voulez bien et avec tout le respect que je dois à votre maître, je vais reprendre ma route.

— Pour l'instant, votre route vous conduit à maître Kasinibon, rétorqua l'homme qui l'avait envoyé à terre. Et à propos de respect, vous pourrez ainsi lui présenter les vôtres de vive voix. »

Ils le redressèrent sans ménagements et lui firent signe de se remettre en selle. Il s'exécuta et leurs deux acolytes – de toute évidence de simples palefreniers – attachèrent sa monture à celles qu'ils menaient. Furvain releva un détail qui lui avait échappé, autrement dit que ce qu'il avait pris pour un tertre au sommet de la colline se trouvant devant lui était en fait une construction peu élevée ; et lorsqu'ils gravirent un sentier abrupt à peine visible, de vagues empreintes de sabots totalement effacées par endroits, il devint évident qu'il s'agissait d'un bastion de belle taille, une forteresse de pierre grise aux multiples reflets. S'il n'avait à première vue que deux niveaux, ce fortin se prolongeait loin sur la crête et, comme la courbe du chemin lui permettait de voir bien au-delà, Furvain constata que ce bâtiment avait sur le versant oriental plusieurs niveaux supplémentaires qui surplombaient une vallée. Il remarqua aussi le miroitement rougeâtre du ciel puis, comme ils atteignaient le sommet, l'étonnante balafre rouge sang d'une étendue d'eau longue et étroite qui ne pouvait être que la célèbre Mer de Barbirike, flanquée d'alignements parallèles de dunes de sable de la même couleur. Maître Kasinibon, le chef de cette bande de hors-la-loi, avait choisi pour édifier sa citadelle

un des sites les plus beaux de tout Majipoor, un lieu à la splendeur presque féerique. Furvain était contraint d'admirer tant d'audace. Même si cet homme avait tout d'un brigand, un véritable bandit, il était indéniable qu'il possédait une âme d'artiste.

*

**

Lorsqu'ils franchirent la crête et aperçurent l'autre côté du bâtiment, Furvain découvrit une construction basse et massive conçue à des fins défensives et sans préoccupations esthétiques. Mais elle ne manquait pas pour autant de charme rustique ni de caractère. Deux longues ailes partaient d'un quadrilatère central trapu pour descendre loin sur le versant donnant dans la Vallée de Barbirike. L'architecte avait donné la priorité aux règles de fortification et la prendre d'assaut paraissait irréalisable. Il était impossible d'approcher par l'ouest car la colline qu'ils avaient gravie se changeait un peu plus loin en paroi verticale de roche dénudée et le mur était de ce côté privé de toute ouverture. Au-delà du point qu'ils venaient d'atteindre, le sentier entamait une large courbe sur la droite en direction du sommet de la colline avant de revenir vers l'entrée de cette place forte où tout visiteur était exposé aux tirs de ses défenseurs. Elle était ici protégée par des tours de garde et une palissade, une herse et des remparts impressionnants. Il n'existait qu'un accès, de dimensions réduites. Les seules autres ouvertures étaient d'étroites meurtrières verticales, invulnérables aux attaques mais idéales pour décimer d'éventuels assiégeants.

Les brigands le firent entrer sans ménagements. S'ils s'abstinrent de le rudoyer – ils ne posèrent même pas les mains sur lui –, le résultat fut identique car tout indiquait qu'ils n'auraient pas hésité à employer la manière forte en cas de besoin. Ils le conduisirent dans un long couloir de l'aile gauche puis gravirent une volée de marches, vers un appartement composé d'une chambre, un salon et une pièce contenant une baignoire et une console de toilette. Les lieux étaient dépouillés ; les murs de pierre grise – identiques à ceux de

l'extérieur de la forteresse – n'avaient aucune décoration. Comme dans tout le reste du bâtiment, ces trois pièces avaient pour fenêtres des archères donnant sur le lac. Le mobilier était réduit à sa plus simple expression : deux tables purement fonctionnelles, des chaises droites, un lit exigü peu engageant, un placard, des étagères vides, une cheminée à l'âtre briqueté. Les membres de son escorte posèrent ses bagages et le laissèrent, et il découvrit que la porte avait été verrouillée de l'extérieur sitôt qu'il voulut la rouvrir. Ils lui avaient attribué un logement réservé aux prisonniers et dont il n'était sans doute pas le premier occupant.

Furvain dut attendre plusieurs heures avant de rencontrer le maître des lieux. Il s'occupa en faisant les cent pas de pièce en pièce, afin de se familiariser avec son nouvel environnement, ce qui fut rapide. Puis il se plongea dans la contemplation du lac, dont la beauté indéniable finit malgré tout par le lasser. Pour terminer, il composa trois épigrammes épiques aux rimes enlevées, bien décidé à tourner son épreuve en dérision, mais il fut incapable de leur trouver une fin digne de ce nom et il les effaça de sa mémoire sans les avoir achevées.

Que ces brigands l'aient capturé ne l'irritait pas outre mesure. Ce n'était pour l'instant qu'une péripétie de son voyage, une anecdote de son périple dans les contrées d'orient, un épisode qu'il relaterait à ses proches après son retour. Il n'avait aucune raison de s'inquiéter. Ce maître Kasinibon devait être un nobliau du Mont qui en avait eu assez de la vie stable et indolente qu'il menait à Banglecode, Stee, Bibiroon où toute autre cité dont il était originaire, et qui avait décidé de s'exiler loin de la civilisation afin de fonder une petite principauté bien à lui. S'il n'avait pas enfreint la loi ou offensé un parent influent, et jugé préférable de fuir la société. Dans un cas comme dans l'autre, Furvain n'avait rien à redouter. Il était évident que cet individu voulait lui démontrer qu'il était le maître de ce territoire ; irrité par la témérité de celui qui avait eu l'audace d'y pénétrer sans solliciter son autorisation, il jouerait au matamore puis finirait par lui rendre sa liberté.

Le soleil poursuivait son voyage vers Zimroel et les ombres s'étiraient sur la mer intérieure. L'irritation de Furvain croissait

au fur et à mesure que la nuit approchait. Finalement, un Hjort à la face bouffie inexpressive et aux grands yeux fixes de batracien entra et vint poser devant lui un plateau de nourriture avant de ressortir sans avoir prononcé un seul mot. Furvain s'intéressa au repas apporté par ce serviteur. Il y avait une flasque de vin rosé, une assiette de viande blanche, un bol plein de ce qui devait être des fleurs en bouton. Un menu frugal convenant à des ruraux, estima-t-il. Mais le vin était velouté et agréable en bouche, la viande tendre et accompagnée d'une sauce aromatique subtile, et les fleurs en bouton – s'il ne se trompait pas sur la nature de ce plat – libéraient sitôt croquées une exquise douceur et laissaient au fond du palais un arrière-goût épicé plein d'intérêt.

Il venait de terminer ce repas quand la porte se rouvrit sur un petit quinquagénaire à la silhouette elfique, un individu aux yeux gris et aux lèvres étroites vêtu d'un justaucorps en cuir vert et de chausses jaunes. Sa démarche pleine d'assurance et ses attitudes décidées indiquaient qu'il s'agissait d'un personnage important. Il avait une moustache taillée avec soin et une petite barbe en pointe, de longs cheveux noirs abondamment striés de mèches blanches réunis sur sa nuque. Il arborait une expression rusée, un air à la fois fuyant et joueur que Furvain trouva fort sympathique. « Je suis Kasinibon », se présenta le visiteur. Bien que douce et légère, sa voix avait les intonations propres aux détenteurs de l'autorité.

« Je vous prie d'excuser les lacunes que vous avez pu jusqu'à présent constater dans mon hospitalité.

— Je n'ai rien relevé de particulier, répondit sèchement Furvain. *Jusqu'à présent !*

— Vous devez être accoutumé à des repas plus raffinés que ceux servis dans mon humble demeure. Mes hommes vous disent le fils de Lord Sangamor. »

Il gratifia Furvain d'un sourire fugace, mais rien dans son attitude ne traduisait du respect, et encore moins de la soumission. « Peut-être ont-ils mal interprété vos propos ?

— Il n'y a aucun malentendu. Je suis effectivement le fils du nouveau Pontife. Le cadet. Je m'appelle Aithin Furvain. Si vous souhaitez voir mes papiers...

— Ce serait superflu. Votre noble maintien atteste à lui seul de vos origines.

— Puis-je vous demander... », commença Furvain.

Si Kasinibon ne le laissa pas terminer sa phrase, il l'interrompit avec une douceur qui rendit cette incorrection presque pardonnable. « Occuperiez-vous un poste en vue au sein du gouvernement de Sa Majesté ?

— Pas le moindre. Nul n'ignore que les charges importantes ne sont pas attribuées en fonction des origines. Les fils d'un Coronal ne peuvent compter que sur eux-mêmes, se débrouiller au mieux de leurs possibilités, sans que rien leur soit jamais dû. J'ai découvert au fil des ans que mes frères avaient déjà saisi toutes les opportunités. Je me contente par conséquent de la rente qui m'est allouée. D'ailleurs fort modeste. »

Il avait apporté cette précision en prenant conscience que Kasinibon envisageait peut-être de réclamer une rançon pour sa libération.

« Vous n'occupez donc aucun poste officiel, c'est bien cela ?

— Aucun.

— Que faites-vous, en ce cas ? Rien ?

— Rien qu'il serait possible d'assimiler à une occupation professionnelle, je suppose. Je tiens compagnie à mon ami, le duc de Dundilmir. Mon rôle consiste à divertir cet homme ainsi que sa cour. J'ai un talent mineur pour la poésie.

— La poésie ! s'exclama Kasinibon. Vous seriez un poète ? N'est-ce pas merveilleux ? »

Ses yeux avaient un nouvel éclat, une expression de vif intérêt qui métamorphosait de telle façon ses traits qu'ils en perdirent toute ruse, ce qui le fit paraître étonnamment jeune et vulnérable.

« La poésie est ma grande passion, ajouta-t-il sur un ton de confession. Mon unique source de réconfort et de joie, ici aux marches de nulle part, si loin de toute occupation civilisée. Tuminok Laskil ! Vornifon ! Dammiunde ! Savez-vous combien de leurs écrits je pourrais vous réciter par cœur ? »

Il prit une pose d'écolier pour débiter un poème de Dammiunde, des vers ampoulés à la ferveur insoutenable, des débordements sentimentaux grandiloquents sur le triste destin

d'amants maudits par le sort ; une œuvre que Furvain avait toujours trouvée ridicule, même lorsqu'il était enfant. Il eut fort à faire pour rester de marbre quand Kasinibon lui débita un des passages les plus grotesques, celui d'une folle poursuite dans les marais de Kajith Kabulon. Kasinibon dut finalement suspecter que son invité ne tenait pas ce texte en haute estime, car l'embarras le fit rougir et il s'interrompit brusquement avant de préciser : « Ce poème date sans doute un peu, mais je l'aime depuis toujours.

— Dammiunde n'est pas mon auteur préféré, reconnut Furvain. Alors que Tuminok Laskil...

— Oui, oui, Tuminok Laskil ! »

Kasinibon lui infligea aussitôt une des odes les plus langoureuses du poète Ni-moyan, une erreur de jeunesse qui inspirait trop de mépris à Furvain pour qu'il pût le dissimuler. Kasinibon rougit et laissa également ce poème inachevé pour passer à une œuvre plus récente, le troisième des lugubres *Sonnets de Réconciliation* qu'il déclama avec une force expressive et une profondeur de sentiments ayant de quoi surprendre. Furvain connaissait et appréciait ce poème, qu'il récita dans son for intérieur en même temps que Kasinibon, avant de se sentir ému non seulement par le texte mais par l'admiration que lui vouait Kasinibon et la finesse de son interprétation.

« Voici une œuvre bien plus conforme à mes goûts », déclara finalement Furvain, conscient de la nécessité de rompre le silence engendré par tant de beauté. Kasinibon en parut ravi.

« Je vois. Vous préférez les écrits plus profonds, plus tragiques. Les précédents ont dû vous donner une vision erronée de ma personne. Permettez-moi de mettre certaines choses au point. Je tiens, tout comme vous, les œuvres suivantes de Laskil en plus haute estime. Il est exact que j'apprécie bon nombre de textes plus simples, mais j'espère que vous me croirez si je vous dis que je me tourne vers la poésie pour trouver de la sagesse, du réconfort, voire des conseils, bien plus souvent que pour me distraire. Je présume que vos propres œuvres sont empreintes de gravité ? Un homme ayant une intelligence aussi développée que la vôtre mérite d'être lu. Il est

étrange que votre nom ne me soit pas familier.

— J'ai cité un talent mineur, rappela Furvain. Et il est effectivement secondaire, tout comme le sont mes écrits. C'est une simple distraction, au mieux. Et je n'ai rien publié. Des amis m'incitent à le faire, mais il faudrait pour cela que mes poèmes en vaillent la peine.

— Me ferez-vous l'honneur de m'en réciter un ? »

Furvain jugeait la situation absurde. Il parlait de poésie avec le chef d'une bande de hors-la-loi qui l'avaient capturé puis enfermé dans cette sinistre forteresse des marches de l'empire, sans avoir apparemment l'intention de le libérer de sitôt. Par ailleurs, rien ne lui venait à l'esprit, à l'exception de quelques fadaises complètement ineptes, les poèmes insignifiants d'un courtisan aux préoccupations insignifiantes. Il ne pouvait brusquement supporter de révéler à son interlocuteur qu'il n'était qu'un rimailleur superficiel et dissolu. Il essaya donc de gagner du temps, en prétextant que ses mésaventures l'avaient épuisé.

« En ce cas, j'espère que vous le ferez demain, répondit Kasinibon. Et j'aurais grand plaisir si, en plus de me faire partager certaines de vos œuvres, vous composiez quelques poèmes mémorables lors de votre séjour sous mon toit.

— Ah ! » Furvain lui adressa un long regard pénétrant. « Et pendant combien de temps comptez-vous m'offrir votre hospitalité ? »

L'éclat fuyant de la ruse, que Furvain jugea cette fois bien moins agréable, réapparut dans les yeux de son interlocuteur.

« Tout sera fonction de la générosité de votre famille ou de vos amis. Mais ceci peut attendre demain, prince Aithin. »

Il désigna la fenêtre. Le clair de lune miroitait sur l'eau, y ciselant un long sillon rubis orienté vers l'est.

« Cette vue, prince Aithin... Voilà qui devrait inspirer un poète tel que vous ! »

Furvain s'abstint de lui répondre. Sans se laisser démonter, Kasinibon lui parla brièvement des origines du lieu, de sa teinte due à la décomposition des coquilles de la multitude de petites créatures qui y vivaient, comme n'importe quel amphitryon décrivant avec fierté un site local célèbre à un invité

profondément intéressé. Mais Furvain n'accordait pour l'instant pas plus d'importance à la beauté de la Mer de Barbirike qu'à la contribution de ses minuscules habitants à sa couleur actuelle. Kasinibon parut finalement s'en rendre compte.

« Eh bien, il ne me reste qu'à vous souhaiter de passer une bonne nuit et de bénéficier d'un repos amplement mérité. »

*

**

Il était donc bel et bien prisonnier, gardé captif jusqu'au versement d'une rançon. N'était-ce pas le comble de l'ironie ? Qu'un homme capable d'aimer les poèmes épiques puérils de Dammiunde après avoir atteint un âge respectable eût l'idée saugrenue, directement inspirée par ce pseudo-poète, de réclamer de l'argent en échange de sa libération était vraiment risible !

Mais, pour la première fois depuis que ces ruffians l'avaient conduit en ce lieu, Furvain ressentait de l'angoisse. Il était dans une situation délicate. Kasinibon pouvait aimer la mauvaise littérature sans être stupide pour autant. Sa forteresse inexpugnable en apportait la preuve. Il avait d'une manière ou d'une autre réussi à s'imposer comme seigneur de ces terres situées à moins de deux semaines de voyage du Mont du Château, un territoire qu'il devait gouverner en despote absolu, soumis à aucune autorité de ce monde, dictant ses propres lois. Les brigands ignoraient qu'il était un des fils du Coronal, lorsqu'ils l'avaient cerné dans cette prairie dorée, mais ils n'avaient pas hésité à le conduire à leur chef après qu'il leur eut révélé son identité. Et Kasinibon ne semblait pas estimer qu'il prenait de grands risques en retenant contre son gré le fils cadet de Lord Sangamor.

Qu'il ne libérerait que contre espèces sonnantes et trébuchantes.

Qui réglerait cette somme ? Furvain n'avait pas de biens dignes de ce nom. Le duc Tanigel était certes très riche, mais il y avait gros à parier qu'il prendrait cette demande de rançon pour une plaisanterie ; et sans doute se contenterait-il de glousser et

de rouler la feuille en boule pour la jeter au loin. Une deuxième lettre connaîtrait probablement le même sort, surtout si Kasinibon se montrait trop gourmand. Le duc vivait dans l'aisance, mais accepterait-il de verser, disons, dix mille royaux pour permettre à son vieil ami de regagner sa cour ? Un rimailleur dans son genre n'avait pas tant de valeur !

Vers qui pourrait-il se tourner, en ce cas ? Ses frères ? Certainement pas ! Ils étaient tous les quatre aussi mesquins que ladres. Ils le considéraient frivole et inutile, et ils le laisseraient croupir ici jusqu'à la fin des temps plutôt que de se séparer d'une seule de leurs précieuses demi-couronnes. Restait leur père, le Pontife. L'argent n'était pas un problème, pour lui. Mais Furvain le voyait déjà hausser les épaules puis déclarer : « Voilà qui fera le plus grand bien à Aithin. Tout lui est toujours tombé tout cuit dans la bouche, il serait temps qu'il affronte l'adversité ! »

Par ailleurs, le Pontife pourrait difficilement fermer les yeux sur le crime commis par Kasinibon. Capturer d'innocents voyageurs pour ne les libérer que contre rançon ? De tels actes élimaient la trame du tissu social qui permettait à leur civilisation isolée de ne pas se désagréger. Cependant, un éclaireur de l'armée viendrait constater que la citadelle était imprenable et les autorités décideraient de ne pas risquer de nombreuses vies pour tenter de le délivrer. Le Pontife rendrait un décret intimant à Kasinibon de le laisser partir et de renoncer à capturer d'autres voyageurs, mais aucune mesure concrète ne serait prise à son encontre. *Je demeurerai ici jusqu'à la fin de mes jours, en conclut tristement Furvain. Je passerai le reste de ma vie dans cette forteresse, un prisonnier qui n'aura d'autre passe-temps qu'effectuer des allers et retours dans des salles qui renverront les échos de ses pas. Maître Kasinibon fera de moi son poète attitré et nous nous réciterons des poèmes de Tuminok Laskil jusqu'à ce que je sombre dans la folie.*

C'était une perspective angoissante. Mais, conscient que se ronger les sangs eût été sans objet, Furvain prit sur lui-même pour chasser ces sombres pensées et s'apprêter à se coucher.

Le matelas, mince et dur, était moins confortable que celui

de son lit de Dundilmir mais préférable au simple tapis qu'il avait déroulé à même le sol sous un dais d'étoiles au cours de ces dix derniers jours de voyage dans les contrées d'orient. Furvain s'abandonnait au sommeil lorsqu'il éprouva une sensation familière, les signaux que lui adressaient les poèmes se présentant à lui afin qu'il les autorise à prendre forme. C'était presque imperceptible, un embryon aux contours imprécis, mais il y décelait quelque chose d'inhabituel... pour quelqu'un tel que lui, à tout le moins. Inhabituel n'était d'ailleurs pas le mot juste, c'était... *unique*. Il était en présence d'une œuvre prodigieuse, sans précédent, un poème à la portée et à la profondeur bien plus grandes que ce qu'il avait écrit à ce jour, même s'il ignorait encore tout à son sujet. Les coups frappés aux portes de son esprit devenaient insistants et il acquérait la certitude que ce serait une chose magnifique, grandiose. De quoi émouvoir l'âme, le cœur et l'esprit : une œuvre qui serait à l'origine d'une transmutation chez tous ceux qui en prendraient connaissance. Il ne savait trop ce qu'il devait en faire, à présent que cela irradiait sa puissance, le crescendo d'une symphonie pleine de gravité et de jubilation. Mais, naturellement, le poème n'avait pas encore pénétré en lui... Il percevait son aura, pas le texte lui-même. L'œuvre restait dans l'ombre, elle n'apparaîtrait pas en pleine lumière de façon spontanée, et lorsqu'il se pencha pour la saisir elle l'esquiva avec la rapidité d'un bilatoon ombrageux pour se placer hors de portée et disparaître dans les voiles de ténèbres tendus au-delà de son conscient ; et elle ne revint pas, en dépit du fait qu'il resta très longtemps éveillé à l'attendre.

Il finit par renoncer pour chercher de nouveau le sommeil. Il savait qu'un poète ne devait jamais essayer de capturer sa muse, qu'elle n'approchait que lorsqu'elle y était disposée et que tenter de lui forcer la main était toujours voué à l'échec. Furvain ne pouvait néanmoins s'empêcher de s'interroger sur le thème de ce poème. Il n'avait pas la moindre idée de son sujet, et il se suspectait de ne pas en avoir été conscient même au cours de ce songe. Cela n'avait eu aucune spécificité, rien de tangible. La seule chose qu'il savait, c'était qu'il était exceptionnel, qu'il s'agissait d'une œuvre d'une grande portée, à la signification

profonde et pleine de majesté. De cela, il en était certain... ou presque. Le chef-d'œuvre que tous l'estimaient capable d'écrire, lui excepté, s'offrait enfin à lui. Il venait titiller son esprit, le soumettre à la tentation sans lui révéler plus que son halo, son éclat extérieur, avant de s'éloigner en voletant comme pour se gausser de la paresse qui l'avait jusqu'à présent caractérisé. Une tragédie pleine d'ironie : le chef-d'œuvre non matérialisé d'Aithin Furvain. Le monde ne le connaîtrait pas et il pleurerait cette perte jusqu'à la fin de ses jours.

Ce qui était le comble de la stupidité. Quelle perte ? Son esprit embrumé par le sommeil avait voulu se moquer de lui. Ce qui n'était que l'ombre d'une ombre ne pouvait être assimilé à un poème. Considérer qu'il venait de laisser un chef-d'œuvre lui échapper était ridicule ! En vertu de quoi déterminait-il la valeur de ce qu'il n'avait même pas vu ? Comment portait-on un jugement sur ce qui refusait de prendre corps ? Il commettait un péché d'orgueil en s'affirmant que cela avait eu de la substance. Il savait que le Divin n'avait pas daigné lui offrir de quoi forger des poèmes dignes de passer à la postérité. Il n'était qu'un rimailleur superficiel et oisif, condamné à écrire des quatrains humoristiques et insoucians, pas des chefs-d'œuvre. Ce qui l'avait aguiché n'était qu'un spectre, une illusion engendrée dans un esprit épuisé et ensommeillé, les séquelles fantasmagoriques de sa conversation pour le moins surprenante avec maître Kasinibon. Furvain se laissa partir à la dérive et s'enlisa une fois de plus dans la somnolence, avant de perdre pied.

À son réveil, troublé par de vagues réminiscences fugitives du poème perdu, il ne sut tout d'abord où il se trouvait. Des murs de pierre nue, un lit étroit et dur, une meurtrière en guise de fenêtre par laquelle se déversait la clarté crue du soleil matinal ? Puis il recouvra la mémoire. Maître Kasinibon le gardait prisonnier dans sa forteresse. Il subit en premier lieu l'assaut de la colère inspirée par les brigands en maraude qui avaient interrompu ce qui aurait dû être un voyage initiatique, la quête d'une âme en peine à la recherche du salut ; puis il fut sensible à l'ironie de la situation avant de pester de nouveau contre cette ingérence dans son existence. Il savait néanmoins

qu'entretenir son ressentiment n'était jamais constructif. Il devait prendre du recul et considérer tout ceci comme une aventure, de quoi alimenter anecdotes et poèmes avec lesquels il distrairait son entourage une fois de retour à Dundilmir.

Il prit un bain et se vêtit, avant de s'intéresser aux effets du jour naissant sur la surface paisible de l'eau qui, à cette heure matinale, avait des nuances plus purpurines qu'écarlates. Puis l'irritation l'assaillit une fois de plus et il allait et venait de pièce en pièce quand le Hjort lui apporta son petit déjeuner. En milieu de matinée, Kasinibon lui rendit une visite qui ne dura que quelques minutes, puis le temps ralentit jusqu'au moment où le Hjort revint avec le déjeuner. Furvain sonda son conscient pour y chercher des vestiges du poème oublié, mais c'était peine perdue et cela ne fit qu'instiller en lui des regrets aux causes imprécises. Il se retrouva sans autre occupation que de contempler la mer ; et si le paysage était effectivement sublime, avec une beauté qui se modifiait d'heure en heure en fonction de l'angle sous lequel le soleil l'éclairait, Furvain ne s'y intéressa qu'un temps avant de n'éprouver que de l'indifférence.

Il s'était muni de quelques livres qu'il escomptait lire au cours de son voyage, mais s'adonner à cette occupation ne le tentait guère. Les mots n'étaient pour lui que des signes sans signification alignés sur les pages. Il ne pouvait pas non plus se changer les idées en composant des poèmes. En repartant, le chef-d'œuvre nocturne illusoire avait emporté avec lui sa créativité. La fontaine qui avait coulé avec abondance tout au long de sa vie s'était mystérieusement tarie : il se retrouvait privé de poésie comme les murs de cet appartement l'étaient d'ornements. Il n'avait rien pour soulager sa solitude. Être seul ne l'avait à aucun moment incommodé. Il n'avait d'ailleurs jamais été véritablement confronté à ce problème, mais versifier ou jouer avec les mots était un moyen d'occuper son esprit qui, pour une raison incompréhensible, lui était soudain refusé. Au début de ce voyage dans les contrées d'orient, il avait découvert que l'isolement n'avait rien d'un fardeau, qu'il faisait là une expérience intéressante, stimulante et instructive ; il appréciait la nouveauté du paysage, découvrait la flore et la faune inhabituelles, sans oublier qu'il lui fallait relever les défis

auxquels sont confrontés les voyageurs solitaires : préparer ses repas, chercher un emplacement où établir son campement pour la nuit, trouver une source pour étancher sa soif et faire bien d'autres choses encore. Alors qu'ici, enfermé dans ces petites pièces nues, il devait pour s'occuper puiser dans ses ressources intérieures, autrement dit la fertilité de son imagination poétique ; et, pour une raison qui lui échappait totalement, il en avait jusqu'à preuve du contraire perdu la clé.

Kasinibon revint peu après le déjeuner. « Allons-nous voir la Mer ?

— Nous allons voir la Mer. »

Le chef des bandits le précéda avec majesté dans sa forteresse, des salles de pierre qui renvoyaient des échos de leurs pas ; ils descendirent de plus en plus bas et atteignirent finalement un couloir débouchant sur un petit sentier tortueux de gravier ocre claire qui s'éloignait en dessinant une succession de lacets jusqu'au lac ensanglanté situé loin en contrebas. À la grande surprise de Furvain, Kasinibon n'avait aucune escorte. Le brigand ne s'était pas fait accompagner par un seul de ses hommes et il ne semblait pas redouter que son otage décide de l'assaillir.

Je pourrais m'emparer du couteau qu'il a à sa ceinture et l'appliquer sur sa gorge, pensa Furvain. Lui arracher le serment de me libérer. Ou simplement le faire choir, l'assommer en lui tapant la tête par terre et m'enfuir. Ou encore...

Autant de solutions trop stupides pour être retenues. Bien que de petite taille, Kasinibon était vif et musclé. Il ferait sans doute regretter à Furvain toute agression physique. Il devait en outre avoir envoyé des acolytes se poster dans les broussailles. Et même si son prisonnier réussissait à le terrasser et à fuir, à quoi cela eût-il servi ? Les brigands le prendraient en chasse et remettraient la main sur lui moins d'une heure plus tard.

Je suis son invité et il est mon hôte. Restons-en là, pour l'instant.

Deux montures les attendaient au bord de la Mer de Barbirike, le fringant destrier alezan aux yeux rouge feu sur lequel Furvain était arrivé de Dundilmir et un animal isabelle

court sur pattes qui avait tout d'une bête de somme. Kasinibon se mit en selle, fit signe à Furvain de l'imiter et récita d'une voix monocorde de guide : « Longue de près de cinq cents kilomètres, la Mer de Barbirike a six cents mètres en son point le plus large. Son accès est condamné à ses deux extrémités par des falaises impraticables. Nul n'a trouvé la moindre source qui s'y déverse et tout laisse supposer que seules les pluies l'alimentent. »

Vue de près, l'étendue évoquait plus que jamais une immense flaque de sang. La teinte des flots était si dense qu'elle les privait de toute transparence. D'une rive à l'autre, ce n'était qu'une surface écarlate impénétrable sous laquelle Furvain ne pouvait rien discerner. Le reflet du soleil s'y consumait tel un disque igné.

« Contient-elle d'autres vies que les crustacés qui la colorent ? s'enquit Furvain.

— Oh, oui ! Ce n'est que de l'eau, après tout. Nous y pêchons chaque jour. Les prises sont nombreuses. »

Un sentier juste assez large pour permettre à leurs montures de progresser de front séparait la mer intérieure des hautes dunes de sable rouge qui la bordaient. Tout en les guidant vers l'est, Kasinibon jouait au cicérone et faisait bénéficier Furvain d'un cours d'histoire naturelle. Il lui désigna des plantes grasses aux feuilles digitées charnues capables de proliférer dans le sable quasi stérile des dunes et de couvrir les pentes en croissant de leurs longs torons noueux ; un rapace au cou doré et aux yeux ronds qui planait à leur aplomb avant de plonger avec une vivacité impressionnante pour happer un habitant du lac ; de petits crabes ronds velus qui filaient en tous sens comme des souris le long de la berge, pour creuser le limon vermeil et y chercher les vers qui s'y dissimulaient. Il précisait les noms scientifiques de chaque variété et espèce, des termes aussitôt oubliés. Furvain ne s'était jamais donné la peine d'étudier la faune et la flore, même s'il trouvait tout cela assez intéressant... à sa façon. Mais Kasinibon paraissait fasciné par ce qui se rapportait à ce lieu et il savait apparemment tout ce qu'il y avait à connaître sur chaque plante et chaque animal. Cependant, s'il prêtait l'oreille à ses explications, Furvain les considérait

agaçantes et ennuyeuses.

La teinte écarlate de la Vallée de Barbirike l'affectait plus profondément que tout le reste. Tant de beauté lui coupait le souffle. Le monde entier semblait ensanglanté : il n'avait sur sa gauche que le lac et des dunes assorties, et tout était délimité sur sa droite par les éminences qui bordaient leur chemin. Au-dessus d'eux, le sol se reflétait dans un ciel transformé en dôme miroitant d'un rouge un peu moins soutenu. Du rouge, du rouge, toujours du rouge : Furvain s'en sentait enveloppé, comme immergé en lui, enfermé dans son royaume. Il s'y abandonnait sans retenue. Il laissait tout cela le pénétrer et le posséder.

Kasinibon parut remarquer son long silence, son expression de concentration profonde.

« Ne pensez-vous pas que nous avons sous les yeux l'essence même de la poésie ? » demanda-t-il avec fierté avant d'englober d'un grand geste tant le rivage que le ciel et la sombre silhouette éloignée de sa forteresse juchée au sommet de la falaise présente derrière eux.

Ils faisaient une halte dans la vallée, un endroit en tout point identique à celui où ils avaient débuté leur promenade équestre : du rouge partout, devant et derrière eux, un monde écarlate immuable.

« J'y puise une inspiration constante, et vous en ferez probablement autant. Vous composerez un chef-d'œuvre pendant votre séjour sous mon toit. C'est pour moi une certitude. »

La sincérité perceptible dans sa voix était incontestable. Il désirait le voir écrire un grand poème. Mais, irrité par l'intrusion brutale de ce petit personnage dans ses pensées, Furvain tressaillit en l'entendant se référer à un « chef-d'œuvre ». Il ne voulait pas en entendre parler, pas après le semblant de rêve si pénible qu'il avait fait la nuit précédente, quand son propre esprit paraissait tourner en dérision son manque d'ambitions en lui faisant miroiter une œuvre digne de passer à la postérité mais inaccessible.

« La poésie m'a abandonné, dit-il sèchement. Je le crains.

— Elle reviendra. Ce que vous m'avez déclaré indique qu'elle

est innée, en vous. Êtes-vous déjà resté longtemps en panne d'inspiration ? Une semaine, dirons-nous ?

— Sans doute pas. Je ne saurais me prononcer. Les poèmes apparaissent en fonction de leurs caprices, selon un rythme qui leur est propre. J'avoue ne pas y avoir prêté attention.

— Une semaine, dix jours ou quinze... Les mots viendront. Je le sais. » Kasinibon était étrangement surexcité. « Le grand poème d'Aithin Furvain, écrit pendant qu'il est l'invité de maître Kasinibon de Barbirike ! Puis-je *espérer* une dédicace ? Ne serait-ce pas trop demander ? »

Tout cela devenait insupportable. Les membres de son entourage ne cesseraient-ils donc jamais de le harceler pour qu'il extirpe un texte inoubliable de son esprit récalcitrant ?

« Puis-je me permettre de vous rappeler que je ne suis pas votre invité mais votre prisonnier ?

— Au moins le dites-vous sans rancœur.

— À quoi servirait-elle ? Il est néanmoins incontestable que celui qui est retenu contre son gré et qui ne sera libéré qu'en échange d'une rançon...

— *Rançon*, quel vilain mot ! Tout ce que je réclame, c'est que votre famille règle le péage dû pour la traversée de mes terres, étant donné que vous paraissez dans l'incapacité de vous en acquitter. Parlez de rançon si ça vous chante, mais je trouve ce terme insultant. »

Furvain dissimula son irritation du mieux qu'il le put.

« En ce cas, je le retire. J'ai du savoir-vivre, Kasinibon. Je ne me permettrais jamais d'offenser mon hôte. »

*

* *

Ils dînèrent ensemble, ce soir-là. Dans une vaste salle illuminée par des chandelles où se répercutaient les moindres sons. Ils étaient seuls, au cœur d'une foule de Hjorts aux livrées criardes qui les servaient sans dire un mot, des domestiques qui entraient et sortaient en silence avec la grandeur absurde tant prisée par les représentants de ce peuple au physique ingrat. Le repas était un véritable banquet avec en entrée une compote de

fruits inconnus de Furvain, puis un poisson poché à la saveur délicate nappé d'une sauce de couleur sombre sans doute à base de miel ; venaient ensuite diverses viandes grillées sur un lit de légumes bouillis. Les vins qui accompagnaient chaque mets avaient été choisis avec soin. Par instants, Furvain voyait des hors-la-loi se déplacer dans le couloir qui s'ouvrait à l'extrémité de la salle, des silhouettes sombres et lointaines, mais aucun ne vint les déranger.

La langue déliée par la boisson, Kasinibon lui fit des confidences. Il voulait apparemment gagner son amitié, avec tant d'empressement que ses efforts en devenaient pathétiques. Il était lui-même un fils cadet, le troisième enfant du comte de Kekkinork. Un comté dont Furvain n'avait jamais entendu parler.

« Il se trouve à deux heures de marche des berges de la Grande Mer, expliqua Kasinibon. Mes ancêtres s'y sont rendus pour exploiter des mines de spath marin, cette pierre bleue que Lord Pinitor, un Coronal d'un lointain passé, a utilisée comme revêtement des murs de la cité de Bombifale. Une fois ces travaux terminés, des mineurs ont décidé de ne pas regagner le Mont du Château. Ils sont restés à Kekkinork, dans un village du littoral, pour se soustraire à l'autorité du Pontife et du Coronal. Mon père, le comte, est le seizième détenteur de ce titre en succession directe.

— Un titre conféré par Lord Pinitor ?

— Un titre conféré par le fondateur de notre lignée. Nous sommes les descendants d'humbles mineurs et tailleurs de pierre, Furvain. Mais, à condition de remonter assez loin, quel seigneur du Mont du Château pourrait se targuer de ne pas avoir du sang de roturier dans les veines ?

— Ce que vous dites est absolument exact », reconnut Furvain.

Tout cela était sans importance. Ce qu'il avait des difficultés à croire, c'était que le petit barbu assis près de lui avait vu la Grande Mer, qu'il avait passé son enfance dans un secteur si éloigné de Majipoor que la plupart des gens le considéraient mythique. L'idée qu'il pût y avoir là-bas une agglomération véritable, une ville inconnue des géographes et des recenseurs,

bâtie sur des terres inexplorées de l'extrémité la plus orientale d'Alhanroel, à des milliers de kilomètres du Mont du Château, était difficile à admettre. Et qu'une aristocratie indépendante avec des comtes, des marquises, de grandes dames et le reste, se soit perpétuée là-bas pendant seize générations... cela aussi était presque incroyable.

Kasinibon les resservit. Furvain avait bu modérément tout au long de la soirée, mais son hôte voulait se montrer généreux et Furvain se sentait ému et un peu étourdi. Quant à Kasinibon, il avait le regard vitreux propre à l'ébriété.

Il tenait désormais des propos décousus que Furvain avait des difficultés à suivre. Il parlait, en s'exprimant fréquemment par sous-entendus, d'une âpre querelle familiale ; une dispute avec un frère au sujet d'une femme, peut-être l'amour de sa vie, et d'une démarche auprès de leur père afin qu'il arbitre le conflit... un père qui avait tranché en faveur de l'aîné. Furvain se retrouvait en terrain familier : le frère avide, le père distant et inaccessible, le cadet constamment humilié. Néanmoins, peut-être parce qu'il manquait d'ambition et de dynamisme, Furvain n'avait jamais laissé de telles déceptions alimenter son ressentiment. Il s'était toujours considéré plus ou moins invisible aux yeux de son père hyperactif et de ses frères cupides et agressifs. S'attendant dans le meilleur des cas à susciter leur indifférence, il n'était jamais surpris lorsqu'ils le traitaient par le mépris et il s'était forgé une existence relativement satisfaisante, fondée sur le principe que les déceptions sont proportionnelles à ce qu'on attend de la vie.

Mais Kasinibon entrait dans une autre catégorie. Il avait un caractère emporté et décidé, et cette querelle familiale s'était envenimée et avait débouché sur une agression contre... qui ? Son frère ? Son père ? Furvain n'aurait pu se prononcer. Toujours est-il que son interlocuteur avait jugé préférable de fuir Kekkinork, s'il n'en avait pas été chassé – une fois de plus, Furvain n'avait pas tout saisi – et il avait erré maintes années d'un secteur des contrées d'orient à l'autre, jusqu'au moment où il avait trouvé – ici, sur la berge de la Mer de Barbirike – un lieu où il pouvait se doter de fortifications qui le protégeraient de quiconque voudrait un jour le priver de son indépendance.

« Et je suis toujours ici, conclut-il. Je n'ai aucun contact avec ma famille, pas plus qu'avec le Pontife ou le Coronal. Je suis mon propre maître, et le souverain de ce petit royaume. Par ailleurs, tout voyageur qui s'aventure sur mon territoire doit en payer le prix... Un peu de vin ?

— Non, merci. »

Kasinibon le servit malgré tout, comme s'il n'avait rien entendu. Furvain leva la main pour repousser la carafe, se ravisa et le laissa emplir sa coupe.

« Vous me plaisez, vous savez ? déclara le bandit. Je vous connais à peine, mais je sais juger les hommes et j'ai conscience de votre profondeur, votre grandeur. »

Et moi, j'ai conscience de votre ivrognerie, pensa Furvain sans le dire pour autant.

« Si vos proches règlent ce droit de passage, je vous libérerai car je suis un homme d'honneur. Mais sachez que ce sera à regret. J'ai dans mon entourage peu d'esprits développés. Très peu de compagnie, en fait. C'est l'existence que j'ai choisie, certes, mais...

— Votre solitude doit être grande. »

Furvain n'avait vu aucune femme dans cette forteresse, pas la moindre trace de présence féminine : seulement les Hjorts domestiques et, en de rares occasions, un de ces brigands qui étaient tous de sexe masculin. Son ravisseur était-il un de ces oiseaux rares, l'homme d'un seul amour ? Et l'élue de son cœur était-elle la femme qu'il avait dû abandonner à son frère ? Il devait mener une bien triste existence, dans ce morne fortin. Qu'il cherche du réconfort dans la poésie et soit encore capable, à un âge avancé, d'admirer les épanchements puérils et absurdes de Dammiunde ou de Tuminok Laskil n'avait en fait rien de bien étonnant.

« Je vis en solitaire, oui. Je ne puis le nier. Solitaire-solitaire... »

Kasinibon riva sur son captif des yeux injectés de sang, aussi rougeâtres que les flots de la Mer de Barbirike.

« Mais on apprend à vivre sans personne autour de soi. L'existence est une succession de choix et, s'ils ne sont jamais parfaits, au moins ne dépendent-ils que de nous. En fin de

compte, nous optons pour certaines choses parce que – certaines choses – parce que... »

Kasinibon avait une voix de plus en plus avinée et sa phrase perdit toute cohérence. Il la laissa inachevée et Furvain crut qu'il s'était assoupi... Mais non, ses yeux étaient ouverts, ses lèvres bougeaient très lentement ; il cherchait les mots qui auraient permis de définir ce qu'il souhaitait lui faire comprendre. Furvain attendit la suite, jusqu'au moment où il devint évident que le bandit ne la trouverait jamais, puis il effleura son bras avec beaucoup de douceur.

« Pardonnez-moi, mais l'heure est tardive. »

Kasinibon hocha mollement la tête. Un Hjort en livrée escorta Furvain jusqu'à ses appartements.

*

**

Cette nuit-là, Furvain fit un rêve si net et d'une telle puissance évocatrice qu'il crut, avant d'avoir regagné le monde de l'éveil, recevoir un message de la Dame de l'île, cette femme qui rendait chaque nuit visite à des millions de dormeurs pour leur prodiguer conseils et réconfort. Si c'était vraiment un contact de ce genre, il s'agissait pour lui du premier : la Dame de l'île se manifestait rarement aux princes du Château, et elle avait eu tendance à se tenir loin de son esprit car – en fonction d'une ancienne coutume – c'était la mère du Coronal en exercice qui accédait à ce poste. Pendant presque toute l'existence de Furvain, la Dame avait donc été sa propre grand-mère et elle n'eût pénétré dans l'esprit d'un membre de sa propre famille qu'en cas d'extrême nécessité. Mais à présent que Lord Sangamor avait déménagé pour devenir Pontife, il y avait au Château un nouveau Coronal et par conséquent une nouvelle Dame responsable de l'Île du Sommeil. Cependant, même ainsi... un message ? *Lui* étant adressé ? Alors qu'il se trouvait ici ? Pourquoi ?

Cela l'avait fui et il repartait à la dérive dans le néant d'un sommeil sans rêve quand il finit par conclure qu'il s'agissait des simples fruits d'un esprit tourmenté, plongé dans une

surexcitation frénétique par la soirée passée en compagnie de maître Kasinibon. La vision avait été trop personnelle, trop intime, pour être attribuable à l'inconnue qui était désormais la Dame de l'île. Néanmoins, Furvain était persuadé que ce n'était pas un rêve ordinaire mais un de ces songes prémonitoires qui influencent l'avenir de celui qui les fait.

Car son esprit avait été emporté loin du refuge dépouillé de Kasinibon et charrié au-dessus des plaines obscurcies par la nuit des contrées d'orient, vers le versant opposé des falaises bleutées de Kekkinork, là où débutait la Grande Mer qui se poursuivait sur des distances incommensurables et inconcevables jusqu'au continent de Zimroel situé à un demi-monde de là. En ce lieu, bien plus à l'est que tout ce qu'il avait jamais visité, il voyait la lueur de l'aube se refléter sur les flots, d'une douce nuance rosée sur la berge sablonneuse puis d'un vert pâle qui devenait plus soutenu au large, pour s'assombrir graduellement et aller se perdre dans la grisaille bleutée de profondeurs insondables.

Il percevait l'Esprit du Divin qui flottait loin au-dessus de ce vaste océan : impersonnel, inconnaissable, infini et omniscient. S'il n'avait ni formes ni caractéristiques, Furvain l'avait malgré tout identifié, ce qui était réciproque. L'Esprit vint effleurer ses pensées et établir des liens entre eux. Et, au cours de cet instant à la fois bref et interminable, le plus beau de tous les poèmes lui fut dicté ; les mots se déversaient en lui tels les flots d'une cataracte qui emportait tout sur son passage, un poème que seul un dieu aurait pu composer, une œuvre qui révélait le sens de la vie et de la mort, du destin de tous les mondes et de tous les êtres qui y vivaient. Ce fut à tout le moins ce qu'il pensa à son réveil, alors qu'il restait allongé et frissonnait, rendu fébrile par la stupéfaction, pour se remémorer la vision qui lui avait été accordée.

Il n'en subsistait rien, pas la moindre bribe à partir de laquelle il aurait pu tenter de reconstituer le reste. Cela avait éclaté comme une bulle de savon pour se dissiper dans les ténèbres. Il avait une fois de plus été en présence d'un poème sublime, à la beauté et à la profondeur incommensurables, juste avant que tout ne lui soit confisqué.

Le songe qu'il venait de faire n'avait cependant pas la même nature que le précédent. Le premier relevait de la plaisanterie cruelle, du quolibet cinglant. Un poème dont il n'avait même pas pu prendre connaissance avait été agité sous son nez, afin de l'humilier en l'informant qu'une œuvre capitale se tapissait quelque part dans les profondeurs de son être mais resterait à jamais inaccessible. Cette fois, il avait vécu le poème en question, ligne après ligne, strophe après strophe, chant après chant, dans son immensité majestueuse. Bien qu'il l'eût perdu au réveil, peut-être réussirait-il à le retrouver. Le premier songe signifiait : *Ton talent est privé de substance et tu ne peux écrire que des banalités*. Le second lui avait annoncé : *Tu as en toi une grandeur divine et tu dois chercher un moyen de l'exploiter*.

Bien que cette vision se fût évaporée, Furvain prit conscience qu'il en subsistait un élément, une chose qui paraissait avoir été gravée dans son esprit. Il disposait encore de sa structure, du contenant : la versification, le rythme, la façon de construire les vers en strophes et d'assembler ces strophes en chants. Ce n'était certes qu'une coquille vide, mais elle était toujours là et il pouvait entretenir l'espoir de reconstituer cette œuvre magistrale.

La structure était si singulière qu'il ne risquait pas de l'oublier, mais il prit malgré tout des précautions. Il tendit la main vers sa plume et une feuille vierge pour coucher tout cela par écrit. Plutôt que d'essayer à ce stade de recouvrer ne fût-ce qu'un fragment de ce qui s'annonçait très difficile à recréer, il se servit de syllabes privées de sens pour reproduire sa forme, des mots absurdes qui respectaient le canevas rythmique d'un long passage.

Lorsqu'il eut terminé, il regarda avec surprise ce qu'il venait de coucher sur le papier puis le relut en un murmure, encore et encore, désormais capable d'analyser ce qu'il avait machinalement transcrit de ce souvenir onirique. La construction était effectivement remarquable, mais d'une outrance presque comique. Tout en comptant les syllabes, il se demanda si un poète avait déjà utilisé un rythme compliqué à ce point et s'il était possible d'écrire une œuvre d'une certaine importance établie sur une prosodie aussi extravagante.

Car c'était un prodige de complexité. On n'y trouvait aucun élément de la versification scandée traditionnelle qu'il connaissait si bien : jambes, trochées, dactyles, spondées et anapestes à partir desquels il avait bâti tant de poèmes avec rapidité et aisance. Ces formes classiques étaient si profondément ancrées en lui qu'il donnait l'impression d'aligner les mots sans réfléchir, que ses poèmes étaient le fruit d'un processus d'écriture automatique et non d'un acte conscient. Mais cette structure – il la récitait encore et encore, pour essayer de percer ses secrets – était étrangère à tout ce qu'il savait sur cet art.

Il ne put tout d'abord déceler aucune régularité dans les rythmes, et il aurait été bien en peine d'expliquer la curieuse fascination qu'ils exerçaient sur lui. Mais il prit conscience que la versification de son poème-songe était quantitative, fondée sur la longueur des syllabes et non sur les accentuations, un système qu'il jugea tout d'abord étonnamment arbitraire et irrégulier mais qui, finit-il par découvrir, était d'une souplesse merveilleuse entre les mains d'un individu assez talentueux pour tirer parti de ses finesses. Cela avait presque la puissance d'une incantation ; ceux qui se laissaient captiver par ce sortilège sonore en étaient charmés comme par un maléfice. Le principe des rimes était lui aussi extraordinaire, avec des strophes de dix-sept lignes ne pouvant contenir que trois sonorités différentes, imbriquées dans une structure de cinq couplets internes séparés par un triolet qu'équilibraient quatre lignes paraissant être en prose alors qu'elles s'imbriquaient dans les strophes adjacentes.

Était-il possible d'écrire quelque chose ayant un sens en respectant de telles règles ? Évidemment, conclut-il. Mais quel poète serait suffisamment patient pour s'atteler à une œuvre d'une telle envergure ? Le Divin, naturellement ! Il était, par définition, capable de réaliser n'importe quoi. L'entité omnipotente qui avait créé le monde et les étoiles devait pouvoir venir à bout d'un vulgaire arrangement de syllabes et de rimes. Cependant, qu'un simple mortel ose entrer en compétition avec Lui ne relevait pas du blasphème mais de la pure stupidité. Furvain savait qu'il écrirait trois ou quatre strophes de ce genre,

s'il s'y appliquait, peut-être sept qui auraient un vague sens poétique. Mais un chant complet ? Et une série de chants constituant une œuvre épique cohérente ? *Non*, estima-t-il. *Non. Non.* Il n'en résulterait qu'un plongeon dans la folie. C'était une certitude. Se lancer dans une pareille entreprise équivaldrait à ouvrir son esprit à la démence.

Il s'agissait néanmoins d'un rêve bien plus beau que le précédent, qui n'avait laissé quant à lui qu'un goût de cendres dans sa bouche. Celui-ci lui démontrait qu'il était – non le Divin mais *lui*, car sa piété était fragile et il avait l'intime conviction que l'auteur de tout ceci n'était autre que son esprit, et qu'il n'avait bénéficié d'aucune assistance surnaturelle – capable de concevoir un système de strophes d'une complexité inouïe. Il conclut que cela avait toujours été présent au tréfonds de son être pour finir par éclore pendant son sommeil, à la fin d'une interminable gestation. Les tensions et contraintes de sa captivité avaient dû précipiter l'enfantement. Il ne trouvait plus la perspective d'un long séjour dans cette forteresse aussi amusante. Il avait désormais de sérieuses difficultés à considérer ses mésaventures sous un jour comique. La colère que lui inspirait sa captivité, les frustrations, la nervosité croissante : tout cela avait pu altérer les processus chimiques se produisant dans son cerveau et orienter ses pensées vers des voies différentes ; en d'autres termes, ses tourments intérieurs venaient de stimuler de nouvelles facettes de ses talents de poète.

Il n'avait aucun désir de tester le système d'écriture défini pendant la nuit, mais avoir conçu une chose pareille l'emplissait de satisfaction. Cela annonçait peut-être la résurgence de sa capacité de composer de la poésie légère. Il n'aurait pu donner au monde l'impérissable chef-d'œuvre que Kasinibon l'incitait à écrire, mais il serait ravi de rentrer en possession du talent mineur dont il avait bénéficié jusqu'à une période récente.

*

**

Cependant, les jours s'écoulaient et il restait

inexplicablement improductif. Ni les encouragements de son ravisseur ni ses propres tentatives pour tenter d'amadouer sa muse n'y changeaient quoi que ce soit, et son aisance d'antan lui manquait tant qu'il doutait presque de l'avoir eue un jour à sa disposition.

Sa captivité pesait sur son humeur et son inconfort croissait. Bien qu'habitué à l'oisiveté, il n'avait jamais eu à subir une telle inactivité forcée et il bouillait d'impatience de reprendre la route. Kasinibon faisait évidemment de son mieux pour s'acquitter de son rôle d'hôte irréprochable. Il l'emménait chaque jour dans la vallée écarlate, il sélectionnait pour leurs dîners les meilleurs crus de sa cave étonnamment bien approvisionnée, il lui fournissait tous les livres qu'il pouvait désirer – car sa bibliothèque était, elle aussi, conséquente – et il ne manquait aucune occasion d'entamer avec lui de longues dissertations portant sur la littérature.

Ce qui ne changeait rien au fait qu'il retenait Furvain contre son gré dans ce mausolée austère et rébarbatif, pris au piège alors qu'il subissait une crise personnelle et gardé captif par un bandit, un homme à l'intellect d'ailleurs fort limité. Kasinibon l'autorisait à présent à se déplacer à sa guise dans sa forteresse et sur ses terres – s'il tentait de fuir, où pourrait-il aller ? – mais les longs couloirs où l'accompagnaient les échos de ses pas et les salles pour la plupart complètement vides manquaient singulièrement d'attraits. Furvain ne trouvait d'ailleurs rien de plaisant dans l'hospitalité de Kasinibon, même s'il tentait de le dissimuler. Il n'avait ici que cet homme pour meubler sa solitude. Le hors-la-loi qui se cloîtrait en raison de la haine que lui inspirait sa propre famille, et qui s'étiolait ainsi coupé de tout, ne bénéficiait pas de plus de libertés que son otage ; sous le vernis d'affabilité de son personnage d'elfe joueur se tapissait un être qui bouillait de rage contenue. Une fureur que Furvain percevait et redoutait.

Il n'avait encore rédigé aucune lettre pour réclamer l'envoi d'une rançon. Cela lui paraissait inutile, tout autant que gênant : que se passerait-il s'il formulait cette demande et essuyait un refus ? Mais la perspective de rester en ce lieu jusqu'à la fin de ses jours commençait à le tourmenter.

Le plus pénible était pour lui l'amour que Kasinibon portait à la poésie. C'était le seul sujet qu'il abordait avec une joie toujours égale. Contrairement à Furvain. Ce dernier laissait cela aux érudits qui, privés de tout talent créateur, prenaient plaisir à gloser sur ce qu'ils étaient eux-mêmes incapables de créer, ainsi qu'à ces individus cultivés qui ne pouvaient se rendre nulle part sans un fin recueil de poèmes dans leur poche, allant même jusqu'à lire de temps en temps quelques lignes et se répandre en compliments sur l'œuvre d'un auteur actuellement encensé. Furvain ne s'intéressait pas à ces choses. Écrire était pour lui un processus naturel et il ne tirait fierté d'aucun de ses nombreux poèmes. Les vers devaient être composés, et non servir de thème à d'interminables bavardages. Subir la compagnie du plus prolix des amateurs de cet art, un individu qui était de surcroît d'une ignorance crasse, était pour lui horripilant !

Comme un grand nombre d'autodidactes, Kasinibon avait des goûts atroces en matière de poésie – il engloutissait avec gloutonnerie tout ce qui se présentait à lui, sans discrimination, et en raison de son absence de sens critique tout ce qu'il lisait le transportait de joie. Images éculées, rimes pesantes, métaphores douteuses, comparaisons ridicules... Il n'en faisait aucun cas, s'il prêtait seulement attention à de tels détails. La seule chose qu'il réclamait, c'était une touche d'émotion dont la présence suffisait à lui faire accepter tout le reste.

Pendant ses premières semaines de séjour dans la forteresse du hors-la-loi, Furvain dut passer la plupart des soirées à l'écouter réciter ses poèmes préférés. Son importante bibliothèque, des centaines et des centaines d'ouvrages écornés, pour certains effrités par des années de consultations fréquentes, paraissait contenir toutes les œuvres de tous les poètes connus et d'un grand nombre dont Furvain n'avait jamais entendu parler. Une palette si vaste qu'elle révélait les lacunes de son propriétaire. Furvain assimilait cette passion dévorante à un manque total de discernement.

« Laissez-moi vous lire ceci ! » s'exclamait Kasinibon, les yeux brillants d'enthousiasme, avant de déclamer une œuvre incontestablement intéressante de Gancislad ou d'Emmengild ; mais, alors que Furvain savourait encore la dernière strophe, le

hors-la-loi ajoutait : « Savez-vous ce que me rappelle ce poème ? » Et il allait chercher un recueil d'œuvres de Vortrailin pour déclamer avec autant d'enthousiasme une mièvrerie ridicule et inepte. Il était incapable d'établir la moindre différence entre ces textes.

Il demandait fréquemment à Furvain de choisir une œuvre et de la lire, car il voulait savoir comment quelqu'un qui pratiquait cet art gérait le flux et le reflux des rythmes poétiques. Furvain avait toujours eu une prédilection pour la poésie frivole, un genre où il excellait, mais, comme tout individu cultivé, il appréciait également des œuvres bien plus austères et il prenait un malin plaisir à sélectionner les textes modernes les plus abscons et indigestes qu'il trouvait sur les étagères, des poèmes dont il saisissait à peine le sens et qui devaient être totalement impénétrables pour son ravisseur. Des textes que Kasinibon aimait néanmoins tout autant que les autres. « Magnifique, murmurait-il, ravi. La plus pure des musiques, n'est-ce pas ? »

Je vais devenir fou ! en conclut Furvain.

Lors de la plupart de ces soirées poétiques, Kasinibon insistait pour qu'il lui récite des passages de ses propres œuvres. Son captif ne pouvait plus prétexter, ainsi qu'il l'avait fait le premier jour, qu'il était trop las. Prétendre qu'il avait tout oublié eût manqué de crédibilité et il finit par se plier à ces caprices. Les applaudissements de son ravisseur étaient chaleureux, apparemment sincères. Il ne tarissait pas de louanges non seulement sur l'élégance des tournures de phrases mais aussi sur sa connaissance profonde de la nature humaine. Ce qui était embarrassant car Furvain était conscient de la banalité de ses thèmes et de la désinvolture avec laquelle il utilisait ses techniques ; il devait mettre à contribution tout son savoir-vivre aristocratique pour ne pas s'exclamer : *Seriez-vous incapable de constater que tout ceci n'est qu'un enchaînement de mots vides de sens ?* Ce qui eût été cruel autant que discourtois. Leurs rapports étaient désormais placés sous le signe d'un semblant d'amitié, un sentiment probablement sincère de la part du brigand. Or, Furvain estimait qu'on ne pouvait traiter un ami d'imbécile sans porter un coup fatal à leurs relations.

Le plus pénible était incontestablement l'insistance de

Kasinibon qui voulait le voir reprendre sa plume, composer une œuvre magistrale pendant son séjour sous son toit. Il n'y avait rien eu de badin, lorsqu'il avait exprimé mélancoliquement l'espoir que son « invité » écrirait un chef-d'œuvre capable d'unir leurs deux noms dans les annales de la poésie. Furvain percevait derrière ce désir un besoin dévorant. Il craignait que leurs rapports ne soient pas toujours au beau fixe, que les incitations indirectes ne se changent en diktats et que Kasinibon n'exerce sur lui des pressions de plus en plus fortes tant qu'il n'aurait pas produit le texte qu'il souhaitait si ardemment parrainer. Quand son hôte l'interrogeait sur son inspiration, Furvain répondait de façon évasive en déclarant sans mentir que sa muse le fuyait toujours. Mais les questions du hors-la-loi étaient de plus en plus pressantes.

Il devenait par ailleurs impossible d'éluder plus longtemps le sujet de la rançon. Il était évident que Furvain sombrerait dans une dépression profonde, s'il prolongeait son séjour dans cette forteresse. Mais seul l'argent d'un tiers lui permettrait de quitter cet endroit et aurait-il pu citer une seule personne disposée à financer sa libération avec ses propres deniers ? Il craignait de connaître la réponse à cette question et redoutait d'obtenir la confirmation de ses craintes. Néanmoins, s'il s'abstenait de rédiger cette lettre, il finirait ses jours à écouter maître Kasinibon lui infliger la lecture solennelle et révérencieuse des plus atroces de tous les poèmes et à chercher des échappatoires face à un homme qui voulait lui imposer d'écrire un texte dépassant, et de loin, ses capacités.

« À combien estimez-vous le prix de ma liberté ? » s'enquit-il finalement, un jour où ils longeaient la mer écarlate.

Kasinibon cita une somme faramineuse, deux fois plus élevée que la plus folle des suppositions de Furvain. Mais il avait posé une question à laquelle le bandit venait de répondre et il n'était pas en position pour entamer des marchandages.

Il tenterait en premier lieu sa chance auprès de Tanigel. Il savait que ses frères n'auraient aucun scrupule à le laisser moisir ici à tout jamais. Son père serait sans doute plus compatissant, mais il vivait loin dans les profondeurs du Labyrinthe et s'adresser au Pontife avait d'autres inconvénients,

car Lord Sangamor pourrait décider d'envoyer l'armée pontificale le délivrer.

Kasinibon risquait de s'en offusquer et de le faire exécuter. Les dangers seraient tout aussi grands s'il contactait le nouveau Coronal, Lord Hunzimar. C'était en principe à ce dernier de régler les problèmes posés par le banditisme dans l'arrière-pays, et Furvain redoutait plus que tout qu'il dépêche des troupes chargées de donner une leçon à Kasinibon, une expédition punitive qui aurait des conséquences funestes pour son prisonnier. Même s'il était probable que Lord Hunzimar, qui n'avait jamais manifesté beaucoup d'intérêt pour les fils de son prédécesseur, ne prendrait aucune initiative. Non, le duc représentait son unique espoir, même si l'espoir en question était très mince.

Furvain avait une vague idée de l'immense fortune de son ami et il savait que cette rançon déraisonnable ne dépassait sans doute pas le budget d'une semaine de festins et autres réjouissances à sa cour de Dundilmir. Tanigel daignerait peut-être desserrer les cordons de sa bourse, au nom des bons moments qu'ils avaient passés ensemble. Furvain consacra une demi-journée à tourner et remanier sa lettre, en s'efforçant de trouver le ton juste, une façon de relater sa mésaventure sur un ton amusé, voire badin, tout en indiquant à Tanigel qu'il ne le reverrait sans doute jamais s'il refusait de céder aux exigences de son ravisseur. Il remit cette missive à Kasinibon, qui chargea un de ses hommes de la porter à Dundilmir avant de déclarer : « Et à présent, je propose de consacrer cette soirée aux ballades de Garthain Hagavon... »

✱

✱ ✱

Au début de sa quatrième semaine de captivité, Furvain refit son voyage onirique vers la Grande Mer, et il prit une fois de plus connaissance du message du Divin qui lui apparut sous les traits d'un grand homme blond aux larges épaules, à l'attitude joyeuse et coiffé du diadème d'argent d'un Coronal. À son réveil, tout était encore présent dans son esprit, chaque syllabe de

chaque vers, chaque vers de chaque strophe, chaque strophe de ce qui semblait être un tiers de chant... pour autant qu'il pouvait estimer la longueur d'une telle œuvre. Mais cela s'estompait déjà. De crainte de tout perdre, il s'attela aussitôt à la tâche consistant à transcrire un maximum de choses ; et ce fut en voyant les lignes se succéder qu'il remarqua qu'elles respectaient le mode de versification et le rythme que le Divin lui avait communiqués quelques semaines plus tôt : qu'il s'agissait, en fait, d'un fragment de cette œuvre.

Mais ce n'était que cela : un fragment. Ce qu'il avait pu coucher sur le papier débutait au milieu d'une strophe pour s'achever, quelques pages plus loin, en plein milieu d'une autre. Le thème était la guerre, la campagne que Lord Stiamot avait menée des millénaires plus tôt contre les métamorphes, ces aborigènes de Majipoor qui s'étaient soulevés contre les colons. Il venait de relater la célèbre marche des troupes humaines dans les contreforts du Pic de Zygnor, au nord d'Alhanroel, l'épisode qui avait décidé de l'issue de cette guerre interminable et déchirante, lorsque les hommes avaient rasé par le feu tout ce secteur desséché par un long été torride de façon à contraindre les derniers guérilleros à sortir de leurs cachettes. La narration s'interrompait en pleine confrontation entre Lord Stiamot et un propriétaire terrien récalcitrant, un membre de la petite noblesse du nord qui refusait de quitter ses terres en dépit des exhortations de Stiamot qui l'informait que tout ce territoire serait sous peu dévasté.

Lorsqu'il fut dans l'impossibilité de poursuivre sa transcription, Furvain la relut et en fut sidéré, pour ne pas dire abasourdi. En faisant abstraction de l'étrange combinaison de rimes et de rythme, le style et l'approche générale portaient indubitablement sa griffe. Il reconnaissait des tournures de phrases familières, des comparaisons qui lui venaient naturellement à l'esprit, des rimes qui proclamaient qu'il s'agissait là d'une œuvre d'Aithin Furvain. Mais comment un texte aussi élaboré et profond aurait-il pu jaillir de son esprit superficiel, sans une intervention du Divin ? Il était majestueux. Il n'existait pas d'autre terme pour le qualifier. Il le reprit à voix haute, pour savourer les sonorités, les assonances, la longueur

sinueuse des vers, l'inéluctabilité formelle de chaque strophe. Il n'avait jamais rien écrit de comparable, même de loin. Sans doute possédait-il depuis longtemps la technique qui le lui eût permis, mais s'en servir pour créer autre chose que des frivolités avait toujours dépassé ses possibilités.

En outre, il trouvait là des informations qu'il doutait d'avoir apprises un jour. Ses précepteurs lui avaient certes parlé de Lord Stiamot. Tous les habitants de Majipoor connaissaient ce personnage, considéré comme l'un des plus grands de l'histoire de la planète. Mais des dizaines d'années s'étaient écoulées depuis la fin de ses études. Avait-il déjà entendu citer ces noms : Milimorn, Hamifieu, Bizfern, Kattikawn ? S'agissait-il de lieux authentiques ou de simples fruits de son imagination ?

Son imagination ? Eh bien, forger de tels mots était à la portée du premier venu ! Mais il y avait là trop de détails tactiques et stratégiques, des termes et des instructions attribuables à un individu bien plus versé que lui dans les arts de la guerre. Comment pouvait-il se prétendre l'auteur d'un tel poème, en ce cas ?

Néanmoins, n'était-il pas directement issu de son esprit ? Était-il l'intermédiaire auquel le Divin avait décidé de faire transcrire tout cela ? Furvain trouvait son maigre capital de foi religieuse sérieusement mis à mal par cette idée. Et pourtant... pourtant...

*

**

Kasinibon comprit aussitôt qu'il s'était produit du nouveau.

« Vous avez retrouvé votre inspiration, n'est-ce pas ?

— J'ai effectivement débuté un poème, lui répondit Furvain, mal à l'aise.

— Merveilleux ! Quand pourrai-je le lire ? »

L'éclat que la surexcitation apportait aux yeux du forban était tel que Furvain recula de quelques pas.

« Vous devrez attendre, je le crains. Il est bien trop tôt pour le montrer à qui que ce soit. À ce stade, il suffirait d'un rien pour me détourner de la voie que je viens d'emprunter. La moindre

remarque lancée avec désinvolture aurait certainement un tel effet.

— Je m'engage à ne faire aucun commentaire. Je voudrais seulement...

— Non, je regrette. » Furvain fut surpris par l'intonation catégorique de sa voix. « Je ne sais pas encore à quoi tout ceci se rattache. Il me faut l'analyser, l'évaluer et méditer. Autant de choses que je dois réaliser seul. Je vous l'ai dit, Kasinibon, je crains de tout perdre si je révèle quoi que ce soit à ce stade. Je vous en prie, n'insistez pas. »

Le hors-la-loi parut comprendre et se montra aussitôt plein de sollicitude. Ce fut presque avec onction qu'il déclara : « Oui, oui, bien sûr ! Que mon ingérence maladroite tarisse le flot de votre inspiration serait une véritable tragédie. Je retire ma demande. Mais j'espère que vous me permettrez d'y jeter un coup d'œil sitôt que vous estimerez...

— Oui. Dès que le moment sera venu », promit Furvain.

Il regagna ses appartements et se remit au travail, non sans ressentir une vive inquiétude. Devoir se mettre ainsi à l'ouvrage était nouveau pour lui. Tous ses précédents poèmes s'étaient imposés à lui en suivant une ligne directe allant de son esprit à l'extrémité de ses doigts. Il n'avait jamais eu besoin de s'atteler à une telle tâche. Cette fois, cependant, il s'assit devant la petite table au plateau dégagé, posa deux ou trois plumes près de lui, tapota les côtés de la pile de feuilles blanches tant que leur alignement ne fut pas irréprochable, puis il ferma les paupières pour attendre l'intervention de sa muse.

Et découvrir bien vite qu'il ne suffisait pas de s'apprêter à l'accueillir pour qu'elle se présente ; pas lorsqu'on s'était lancé dans une pareille entreprise, en tout cas. Ses anciennes méthodes étaient caduques. Pour ce qu'il se proposait de réaliser, il lui fallait obtenir des données, les englober d'un regard et les retenir par-devers lui, les contraindre à se plier à ses volontés. Tout indiquait que le thème de ce poème était Lord Stiamot. Il concentrerait donc toutes ses pensées sur ce monarque d'un lointain passé, il projetterait son esprit par-delà les siècles pour entrer en communion avec lui, atteindre son âme et suivre son chemin.

Ce qui était plus facile à dire qu'à faire. Ses lacunes en histoire l'étonnaient. Comment quelqu'un qui ne disposait que des bases enseignées à l'école sur la vie et la carrière de Stiamot, un savoir non seulement réduit à sa plus simple expression mais désormais estompé par des années d'indifférence, pourrait-il relater un conflit si important ? La guerre qui avait éliminé la menace que les aborigènes faisaient planer sur l'expansion des colonies humaines fondées sur Majipoor.

Honteux de son ignorance, il se rendit dans la bibliothèque de Kasinibon en espérant y dénicher quelques ouvrages traitant de la question. Mais ce n'était apparemment pas un sujet qui passionnait son ravisseur. Furvain ne trouva rien à même de l'instruire. Il n'y avait qu'un abrégé d'histoire destiné aux enfants. Sur la quatrième de couverture, une inscription manuscrite lui apprit qu'il s'agissait d'un souvenir de l'enfance que Kasinibon avait passée à Kekkinork. Il contenait peu de données utiles, seulement une brève récapitulation des tentatives effectuées par Lord Stiamot pour négocier un traité de paix avec les Changeformes, de l'échec de ces tractations et de la décision du Coronal de mettre une bonne fois pour toutes un terme aux raids que les métamorphes lançaient contre les bourgades humaines en engageant la totalité de ses forces dans la bataille. Ce conflit long d'une génération avait permis de chasser les aborigènes des territoires colonisés par les humains et de les parquer dans les jungles du sud de Zimroel, une victoire qui avait autorisé l'expansion rapide de la civilisation humaine sur Majipoor et apporté la prospérité à la totalité de la planète géante. Stiamot était un des plus grands personnages de l'histoire locale, mais Furvain ne trouva dans ce manuel que les principaux événements de son règne, pas un mot sur l'homme qu'il avait été, ses états d'âme et même son physique.

Il prit alors conscience que ces détails étaient secondaires. Il comptait écrire un poème et non des annales historiques ou une biographie. Il pourrait lâcher la bride à son imagination, sous réserve de ne pas dénaturer les faits principaux. Que Lord Stiamot eût été petit ou grand, maigre ou corpulent, d'humeur joyeuse ou morose pour cause de dyspepsie, cela ne changeait rien pour un poète qui n'avait d'autres ambitions que

ressusciter sa légende. Ce seigneur était devenu un véritable mythe, et Furvain savait que ces derniers transcendaient l'histoire. Une histoire qui pouvait d'ailleurs être aussi arbitraire qu'une œuvre de pure imagination. Que faisaient les historiens, sinon trier une multitude de données afin d'en dégager un tout cohérent mais pas nécessairement véridique ? Tout choix implique, par définition, la mise au rebut de certains éléments ; presque toujours ceux qui vont à l'encontre de ce que l'auteur souhaite démontrer. La vérité devient ainsi un concept abstrait : à partir des mêmes faits, trois historiens aux sensibilités différentes pourraient sans peine aboutir à trois « vérités » diamétralement opposées. Là où le mythe s'enracine dans la réalité fondamentale de l'esprit, à l'intérieur du puits sans fond qu'est la conscience collective d'un peuple, il s'imprègne d'une véracité qui n'a pas un statut d'élément secondaire mais est la base sur laquelle tout le reste repose. En ce sens, le récit mythique peut être plus fiable que celui historique et, par des inventions fidèles à l'esprit sinon à la lettre, le poète a la possibilité d'être plus proche des faits que l'historien. Fort de ce raisonnement, Furvain décida de développer le thème du héros légendaire. Rien ne lui interdirait de laisser libre cours à son imagination, tant que les grandes lignes n'en seraient pas dénaturées.

Tout fut ensuite bien plus facile, même si pour lui rien n'était simple. Il mit au point une technique de méditation qui l'envoyait osciller à la frontière du sommeil, un état d'où il pouvait plonger à sa guise dans une sorte de transe. Après quoi son guide – l'homme blond au front ceint du diadème d'argent d'un Coronal – venait vers lui, de plus en plus rapidement à chaque nouvelle rencontre, pour le conduire vers de nouvelles scènes et de nouveaux événements.

Il découvrit que son guide s'appelait Valentin : un homme charmant, patient et affable, doux et serviable, toujours souriant, le meilleur de tous les cicérones. Furvain ne se souvenait pas d'un Coronal ayant porté ce nom, et le précis d'histoire que Kasinibon gardait en guise de souvenir d'enfance n'en mentionnait aucun. De toute évidence, ce personnage n'avait pas existé. Ce qui ne faisait aucune différence. Pour

Furvain, que ce Lord Valentin soit un personnage historique ou un fruit de son imagination était secondaire ; il avait simplement besoin d'être pris par la main et guidé dans les sombres royaumes de l'antiquité, et cet homme aux cheveux d'or s'en acquittait à merveille. Il semblait être la manifestation de la volonté du Divin, dont Furvain était devenu l'intermédiaire. *C'est par la voix de ce Lord Valentin imaginaire que l'Esprit façonneur du cosmos grave ce poème dans mon âme*, finit-il par conclure.

Guidé par Valentin, Furvain suivit en rêve les exploits de Lord Stiamot, en commençant par sa prise de conscience qu'il pourrait interrompre à tout jamais les combats incessants et atroces opposant les humains aux métamorphes, pour continuer par un enchaînement de batailles de plus en plus sanglantes qui atteignirent leur apogée quand il opta pour la politique de la terre brûlée dans les secteurs du nord. Venait ensuite la reddition des derniers rebelles aborigènes et l'établissement de la province de Piurifayne, en Zimroel, qui deviendrait une réserve dans laquelle seraient parqués à tout jamais les Changeformes de Majipoor. Chaque jour, lorsqu'il sortait de transe, Furvain se souvenait des moindres détails de ce qu'il avait appris et tout possédait l'équilibre, la grâce et le lyrisme de la grande tragédie. Il voyait non seulement les événements principaux mais aussi les conflits inexorables et inévitables qui les avaient engendrés, ce qui avait poussé un pacifiste tel que Lord Stiamot à déclarer une guerre à outrance. La trame de l'histoire était déjà présente et il ne lui restait qu'à la coucher sur le papier en mettant à contribution ses capacités et son savoir-faire d'antan ; les strophes imbriquées et les procédés rythmiques complexes découverts lors de sa première rencontre onirique avec le Divin étaient devenus pour lui naturels et le poème s'étoffait par un processus d'accumulation rapide.

Il lui arrivait parfois de perdre toute retenue. À présent qu'il maîtrisait ces étranges modes de versification, il noircissait une page après l'autre avec une telle aisance qu'il partait à l'occasion dans des digressions inattendues qui ne faisaient qu'embrouiller et étouffer la trame de l'histoire. Auquel cas, il s'interrompait

pour arracher ces feuilles et tout reprendre là où il s'était écarté du droit chemin.

Il n'avait encore jamais revu et corrigé ses écrits. Il assimilait cela à une perte de temps, étant donné que les vers rejetés étaient aussi éloquents et poétiques que ceux qu'il conservait. Mais il finit par estimer que certaines tournures de phrases et recherches de sonorités étaient des fioritures qui détournaient l'attention de la signification profonde de ce récit.

Puis, après avoir mis un point final à l'histoire de Lord Stiamot, Furvain fut surpris de constater que le Divin n'en avait pas terminé avec lui. Sans lui laisser le loisir de s'interroger sur ses actes, il tira une ligne sous le chant de Stiamot pour entamer aussitôt un nouveau poème – en commençant, découvrit-il, au milieu d'une strophe, en plein passage à triple rime – qui traitait d'un événement bien plus ancien, le projet de Lord Melikand d'ouvrir Majipoor à l'immigration d'espèces non humaines afin d'accélérer son peuplement.

Il consacra quelques jours à ce projet puis se surprit à travailler sur une troisième histoire, sans avoir pour autant achevé le chant concernant Melikand. Il parlait à présent du grand rassemblement qui s'était tenu aux Chutes de Stangard, sur la Glayge, là où tous avaient acclamé Dvorn en tant que premier Pontife de Majipoor. Furvain prit à cet instant conscience que sa tâche ne consistait pas simplement à relater les exploits de Lord Stiamot mais à écrire sous forme d'épopée toute l'histoire de son monde.

✱

✱✱

Une pensée qui le terrifia. Il ne se considérait pas capable de mener à terme une pareille entreprise. Elle était bien trop importante pour quelqu'un aux capacités aussi limitées. Il pensait toutefois avoir déterminé quelle forme devait prendre cette œuvre pour pouvoir franchir les millénaires séparant l'arrivée des premiers colons de l'époque actuelle, et elle était majestueuse. Elle ne dessinait pas un arc régulier mais une succession d'envolées vertigineuses et de piqués étourdissants,

un récit de flux et de transformations, de synthèse constante des opposés alors que les premiers colons idéalistes semblaient dans le chaos brutal de l'anarchie, qu'ils étaient secourus par Dvorn – dispensateur de lois et premier Pontife – puis qu'ils se disséminaient à la surface de cette vaste planète dans le cadre d'une expansion centrifuge encouragée par Lord Melikand. Ils finissaient par construire les grandes cités du Mont du Château, s'aventurer jusqu'aux continents de Zimroel et de Suvrael, se heurter inéluctablement et tragiquement aux Changeformes aborigènes, mener contre eux une guerre consternante mais inévitable sous la conduite de Lord Stiamot, ce chantre de la paix devenu un guerrier qui matait et parquait les autochtones dans une réserve, et ainsi de suite jusqu'à la période actuelle où des milliards d'individus vivaient en harmonie sur le plus beau des mondes.

Il n'existait pas de récit plus prenant, mais était-il qualifié pour l'écrire, lui, Aithin Furvain, un homme au savoir quasi inexistant et à l'âme étriquée ? Il ne se faisait aucune illusion sur son compte. Il se considérait beau parleur, indolent, dissolu ; il était une mauviette qui fuyait ses responsabilités, un individu qui avait tout au long de sa vie cherché la voie de la facilité. Comment aurait-il pu, lui entre tous les hommes, sans autres ressources qu'une intelligence médiocre et la maîtrise de certaines techniques d'écriture, entretenir l'espoir de faire tenir dans un unique poème un thème aussi vaste ? Cela dépassait ses capacités. Il n'y parviendrait jamais. S'il doutait qu'un seul poète en fût capable, il était en revanche convaincu qu'Aithin Furvain n'était pas l'homme de la situation.

Alors qu'il venait d'entamer l'écriture d'un tel récit, s'il était encore maître de la situation. C'était quoi qu'il en soit secondaire car l'œuvre prenait forme, ligne après ligne, jour après jour. On aurait pu parler d'inspiration divine, d'épanouissement d'une chose qu'il avait – sans en avoir conscience – toujours gardée captive au tréfonds de son être. Quel que soit le nom qu'on donnait à cela, il était indéniable qu'il avait déjà écrit un chant complet et des fragments de deux autres, et que chaque jour lui apportait de nouvelles strophes. Que ce poème fût exceptionnel était également incontestable. Il

le relisait, encore et encore, en secouant la tête d'émerveillement face à la puissance évocatrice des mots, la musique majestueuse de la poésie, l'élan irrésistible de la narration. Sa splendeur l'emplissait de modestie et de stupéfaction. Il se demandait comment il avait réalisé une chose pareille, et il était saisi d'angoisse à la pensée que sa source d'inspiration pourrait se tarir aussi brusquement qu'elle avait jailli, ce qui l'empêcherait de terminer cette œuvre magistrale.

Bien qu'inachevé, ce manuscrit était pour lui inestimable. Il l'assimilait à un droit d'accès à l'immortalité. Qu'il n'en existât qu'un seul exemplaire l'inquiétait d'autant plus qu'il devait le laisser dans une pièce ne pouvant être verrouillée que de l'extérieur. Il risquait d'être rendu illisible par le renversement accidentel d'un encrier, subtilisé par un voleur jaloux de l'attention que lui portait maître Kasinibon ou encore jeté à la poubelle par un serviteur illettré. Il prit ce qu'il avait déjà écrit et en fit plusieurs copies qu'il dissimula dans les différentes pièces de son logement exigü. Il enfouissait chaque nuit l'original dans le tiroir du bas du meuble dans lequel il rangeait ses effets ; et, quelques jours plus tard, sans trop savoir pourquoi, il prit l'habitude de disposer méticuleusement trois de ses plumes en étoile sur la pile des feuilles terminées afin d'en être aussitôt informé si quelqu'un venait fouiller le tiroir en question.

Ce qu'il put constater seulement trois jours plus tard. Les plumes étaient toujours dans leurs positions initiales, mais sous des angles légèrement différents. L'intrus avait compris leur utilité et s'était donné la peine de les remettre à leur place, sans y réussir tout à fait. Furvain opta ce soir-là pour un autre motif et il releva l'après-midi suivant quelques modifications à peine perceptibles. Il fit les mêmes constatations au cours des deux jours suivants.

L'unique suspect était Kasinibon. Aucun membre de sa bande de hors-la-loi, et encore moins un de ses serviteurs, n'aurait perdu ainsi son temps.

Il pénètre dans ma chambre dès que je m'absente. Il vient lire mes poèmes à mon insu.

Furieux, Furvain partit à la recherche du hors-la-loi qu'il

accusa sans détours d'avoir violé l'intimité de ses appartements.

À sa grande surprise, Kasinibon s'abstint de le nier. « Ah, vous l'avez donc constaté ? Eh bien, évidemment ! Je n'ai pu résister. » Ses yeux brillaient de surexcitation. « C'est merveilleux, Furvain. Magnifique ! Cela m'a ému à tel point que je ne sais comment l'exprimer ! Le passage où la prêtresse métamorphe se présente devant Lord Stiamot... lorsqu'elle pleure sur son peuple et qu'il finit par l'imiter...

— Vous n'aviez aucun droit de fouiller dans mes affaires ! s'emporta Furvain.

— Tiens donc ? Je suis chez moi, ici. Je fais ce qui me plaît. Vous m'avez demandé de ne pas vous parler de l'œuvre inachevée et je m'en suis abstenu, il me semble. Ai-je dit un seul mot à son sujet ? Il y a désormais des jours que je lis vos écrits, presque depuis le début. Je suis vos progrès quotidiens et on pourrait presque dire que j'apporte ma modeste contribution à la création de cette œuvre magistrale, dont la beauté me fait venir des larmes aux yeux, mais vous ai-je adressé la moindre suggestion ? Jamais... »

Furvain sentait croître son indignation.

« Vous empiétez sur mon intimité depuis si longtemps ? balbutia-t-il, outré.

— Chaque jour. J'ai commencé avant que vous n'imaginiez ce petit stratagème avec les plumes. Écoutez, Furvain... Un poème qui deviendra un classique, un chef-d'œuvre de la littérature, voit le jour sous mon toit, écrit par un homme auquel j'offre le gîte et le couvert. Auriez-vous le cœur de me priver du plaisir de le voir croître et évoluer ?

— Je préfère tout jeter dans les flammes plutôt que vous autoriser à m'épier ainsi !

— Ne dites pas de sottises. Continuez d'écrire. Je prends l'engagement de vous laisser tranquille, à l'avenir. Mais n'interrompez pas ce que vous avez entamé, si vous l'envisagez. Ce serait un crime impardonnable commis à l'encontre de l'art. Terminez le passage qui se rapporte à Melikand. Écrivez l'histoire de Dvorn. Achevez tout le reste. » Il eut un rire malicieux. « Vous ne pourriez pas vous arrêter à ce stade, quoi qu'il en soit. Vous êtes sous le charme de ce poème, comme

possédé. »

Furvain le foudroya du regard. « Comment le savez-vous ?

— Je suis moins sot que vous vous plaisez à le croire. »

Mais Kasinibon finit par s'adoucir et solliciter son pardon, avant de promettre une fois de plus de serrer la bride à l'insatiable curiosité que lui inspirait ce poème. Il paraissait éprouver sincèrement du repentir, voire craindre que sa curiosité n'ait mis cette œuvre en péril. Il déclara qu'il ne le lui pardonnerait jamais, si Furvain saisisait ce prétexte pour abandonner ce projet ; juste avant de lancer avec véhémence : « Mais je sais que vous irez *jusqu'au bout*. Vous le *ferez*. Vous ne pouvez plus renoncer, à ce stade. »

Cette analyse de ce qu'il ressentait était si juste que Furvain ne put entretenir plus longtemps sa rancune. Il était évident que Kasinibon percevait son indolence innée, son refus de s'impliquer dans une entreprise aussi ambitieuse et exténuante qu'une œuvre de cette importance. Mais il avait constaté que ce poème exerçait sur lui son emprise, une force si puissante que même un oisif dans son genre ne pourrait résister à l'appel quotidien qui lui ordonnait d'étoffer ce poème. Cet ordre émanait des profondeurs de son être, d'un point qui échappait à sa compréhension ; mais Furvain savait aussi qu'il était renforcé par le violent désir de Kasinibon de le voir achever ce qu'il avait entrepris. Sa volonté extérieure venait étayer l'autre pulsion, quant à elle personnelle et interne. Non, il n'aurait effectivement pas pu abandonner à ce stade.

« Oui, je continuerai, marmonna-t-il à contrecœur. Soyez-en certain ! Mais ne remettez plus les pieds dans mes appartements.

— C'est entendu. »

Kasinibon allait le laisser quand Furvain le rappela pour demander : « Une dernière chose. Avez-vous reçu une réponse de Dundilmir, au sujet de ma rançon ?

— Non. Rien. Absolument rien », lui répondit Kasinibon avant de s'éclipser en toute hâte.

Pas de nouvelles. *Je m'y attendais un peu*, se dit-il. Tanigel avait pris la lettre pour la rouler en boule et la jeter au loin. Si ce n'était pas devenu un sujet de plaisanterie pour les membres de

sa cour : Pouvez-vous imaginer une chose pareille ? Ce benêt de Furvain, capturé par des bandits !

Il était certain que Kasinibon ne recevrait jamais de réponse. Il lui semblait par conséquent approprié de rédiger de nouvelles demandes de rançon – une à son père dans le Labyrinthe, une à Lord Hunzimar au Château, d'autres à des personnes éventuellement disposées à lui prêter assistance si leurs noms lui venaient à l'esprit – et de charger Kasinibon d'envoyer des messagers.

Entre-temps, Furvain poursuivait son travail quotidien. Atteindre l'état de transe était de plus en plus aisé ; Lord Valentin lui apparaissait sitôt qu'il l'évoquait et ce mystérieux personnage se faisait une joie de le conduire par-delà le temps, jusqu'à l'aube du monde. Le manuscrit s'étoffait. Il retrouvait les plumes dans la position où il les avait laissées et, au bout d'un certain temps, il finit par renoncer à cette mesure.

*

**

Furvain avait désormais une vision d'ensemble de cette œuvre.

Elle comporterait neuf parties principales auxquelles son esprit attribuait la forme d'une arche, avec les passages se rapportant à Stiamot servant de clé de voûte. Le premier chant traiterait de l'arrivée des colons humains sur Majipoor, des gens qui fuyaient les problèmes de Vieille Terre et entretenaient l'espoir de fonder un paradis sur ce monde merveilleux. Il décrirait leurs premières explorations hésitantes de cette planète dont les dimensions et la beauté les intimidaient tant, et l'implantation d'avant-postes minuscules. Dans le deuxième chant, il relaterait leur transformation en hameaux, villages et villes, les dissensions qui avaient crû entre ces diverses agglomérations au cours des siècles suivants, la prolifération des conflits qui avait finalement relégué les lois aux oubliettes, entraîné des troubles généralisés et débouché sur un nihilisme absolu.

Le troisième chant serait consacré à Dvorn. Il raconterait

comment ce chef provincial de Kesmakuran, une ville du pays d'occident, avait émergé du chaos pour traverser Alhanroel en appelant la population de toutes les agglomérations à se joindre à lui pour instaurer un gouvernement stable auquel tout Majipoor se rallierait. Comment, grâce à son charisme autant que par les armes, il avait fait de ce rêve une réalité en fondant une monarchie non héréditaire, un système placé sous l'autorité d'un monarque auquel il avait donné le vieux titre de Pontife : « bâtisseur de pont », un monarque qui nommait un subordonné, le Coronal, à la tête de son administration et faisait de lui son successeur. Furvain expliquerait comment Dvorn et son Coronal, Lord Barhold, avaient obtenu le soutien de tout Majipoor et mis en place le mode de gouvernement qui était toujours en vigueur.

Viendrait ensuite le quatrième chant, un élément de transition où il décrirait l'émergence du monde moderne à partir des structures mises en place par Dvorn. La construction des générateurs d'atmosphère, ces machines qui permettraient de coloniser la montagne de cinquante mille mètres qu'ils baptiseraient le Mont du Château, et la fondation des premières cités sur ses pentes inférieures. Convaincu que les humains ne suffiraient pas à assurer la croissance d'un monde de cette taille, Lord Melikand avait lancé une politique d'immigration de Skandars, de Vroons, de Hjorts et autres extraterrestres afin qu'ils viennent grossir la population déjà en place. Ce chant s'achèverait sur l'exacerbation du conflit entre les hommes et les aborigènes qui se sentaient chassés de leurs territoires ancestraux par l'extension des colonies. Il parlerait des débuts de la guerre.

Le chant de Lord Stiamot, déjà terminé, deviendrait la clé de voûte de cet édifice. Mais Furvain prit à contrecœur conscience qu'il faudrait lui réserver plus de place. Étoffer ce passage s'imposait, quitte à le scinder en deux parties, voire en trois, pour traiter ce thème comme il se devait. Il ne pouvait passer sous silence les tourments moraux de Stiamot, l'épouvantable ironie du destin d'un pacifiste convaincu qui avait dû, pour assurer le salut de son peuple, mener une guerre impitoyable contre les propriétaires légitimes de Majipoor, des êtres

innocents qui souhaitaient simplement garder la jouissance des terres de leurs ancêtres. La construction d'un château destiné au Coronal sur la cime du Mont, symbole de la victoire épique de Stiamot, serait le point culminant du poème, son pivot. Viendraient ensuite les derniers chants : celui où il raconterait le retour graduel à la paix, celui où il présenterait Majipoor comme un monde ayant mûri et pour finir un chant visionnaire qui n'avait pas encore pris forme dans son esprit mais où il espérait régler les problèmes posés par les causes d'instabilité en suspens, la profonde *blessure* que la guerre contre les métamorphes avait infligée à ce monde.

Furvain avait même trouvé le nom de cette œuvre. Il l'appellerait *Le Livre des Changements*, car tel était son thème, le retour éternel des saisons, le flux et le reflux incessants des événements, avec en contrepoint le thème sous-jacent immuable de la destinée de Majipoor. Les rois accédaient au pouvoir, atteignaient le faîte de leur gloire et disparaissaient, les mouvements s'amorçaient et s'interrompaient, mais la communauté planétaire progressait tels les flots d'un grand fleuve, suivant le lit tracé par le Divin, et tous les bouleversements n'étaient que des escales le long de son parcours. Un parcours jalonné de défis et de contre-mesures, l'incessante collision de forces opposées qui débouchait sur le triomphe inéluctable de Dvorn sur l'anarchie, le triomphe inéluctable de Stiamot sur les métamorphes, et – un jour, dans l'avenir – le triomphe inéluctable des vainqueurs sur les conséquences de leur victoire. Il savait que c'était ce qu'il devait démontrer : les structures qui résultent de l'écoulement du temps et prouvent que toute chose, même le refoulement des Changeformes, entrait dans le cadre d'un dessein immuable, la victoire de l'organisation sur le chaos.

Lorsqu'il n'écrivait pas, Furvain se sentait terrifié par l'énormité de ce qu'il avait entrepris et par son manque de qualifications pour composer une œuvre pareille. Mille fois, chaque jour, il repoussait la tentation d'en rester là. Mais il n'aurait pu se le permettre.

Tu dois changer d'existence, lui avait dit Dame Dolitha sur le Mont du Château, un événement qui semblait avoir eu lieu des

siècles plus tôt. Oui. Ces paroles prononcées sèchement équivalaient à un ordre. Il avait changé de vie, et sa vie l'avait changé. Il était conscient de devoir continuer, terminer ce grand poème qu'il offrirait au monde en guise de rachat, afin de compenser tout le temps stupidement gaspillé. Kasinibon l'aiguillonnait sans relâche, pour le pousser lui aussi vers ce but. Il avait cessé de l'épier et de l'interroger, mais il l'observait constamment et jugeait de l'avancement de son œuvre à ses traits tirés et ses yeux larmoyants ; il déployait des trésors de patience et le sondait sans mot dire. Des pressions inexprimées auxquelles Furvain ne pouvait résister.

Il travaillait sans relâche, cloîtré dans ses appartements dont il ne sortait pratiquement plus que pour prendre ses repas. Il écrivait jusqu'au moment où l'épuisement menaçait de le terrasser, puis il s'accordait un court instant de repos avant de replonger en transe. Comme s'il avait entrepris un voyage dans une région infernale de l'esprit. Il se déplaçait avec appréhension le long de circuits détournés et malaisés qui serpentaient dans les ténèbres. Pendant des heures, il s'imaginait avoir été séparé de son guide alors qu'il n'avait pas la moindre idée de sa destination, et il était saisi de frayeur. Il avait des frissons et des tremblements, il était en sueur. Mais une lumière merveilleuse venait le nimber et il avait accès à de magnifiques prairies où l'attendaient des chants et des danses, la majesté des sons divins et des visions sacrées, et les mots se mettaient à couler de sa plume comme s'ils échappaient au contrôle de son conscient.

Les mois défilaient. Il y avait plus d'un an qu'il consacrait tout son temps à cette tâche. Les feuilles s'empilaient. Il ne travaillait pas de façon méthodique mais se tournait vers toute partie de son poème qui savait retenir son attention. Le seul chant qu'il considérait comme terminé était le central, le cinquième, la section clé concernant Stiamot ; mais il avait presque achevé les chants de Melikand et de Dvorn, ainsi que de longs passages de l'introduction qui avait pour thème l'implantation des premiers hommes. D'autres sections n'étaient encore que des ébauches et il n'avait pas écrit un seul mot du dernier chant. Il lui restait à raconter des épisodes

complets de l'histoire de Stiamot, au début et à la fin de son existence. Cette façon de procéder était chaotique, mais il ne savait pas comment s'y prendre autrement. Tout serait réglé en temps voulu, de cela il était certain.

Il demandait à l'occasion à Kasinibon s'il avait reçu des réponses à ses lettres de rançon, pour s'entendre invariablement répondre : « Non, non, absolument rien de qui que ce soit. » C'était secondaire. Seul son travail avait de l'importance.

Puis, alors qu'il n'avait écrit que trois strophes du dernier chant, il eut soudain l'impression de se trouver au pied d'une barrière infranchissable ou au bord d'un gouffre sans fond. Il avait atteint un stade au-delà duquel il ne pourrait aller. Il avait déjà ressenti cela en diverses circonstances, mais c'était cette fois radicalement différent. Il avait précédemment ressenti le désir d'en rester là, une tentation rapidement chassée par l'impossibilité d'accepter l'humiliation d'un renoncement. Alors qu'il était à présent convaincu d'être *incapable* de progresser parce qu'il n'avait plus devant lui que des ténèbres.

Aidez-moi, pria-t-il sans savoir à qui il s'adressait. *Guidez-moi*.

Mais il ne reçut ni assistance ni conseils. Il était seul. Et, livré à lui-même, il ne savait quoi faire de tout ce qu'il avait eu l'intention d'utiliser pour le dernier chant. Il ignorait comment aborder le thème de la réconciliation avec les Changeformes – l'expiation de l'abominable et inévitable péché que l'humanité avait commis contre eux sur ce monde –, l'absolution, la rédemption et même un rachat. Car, près de dix millénaires après le règne de Dvorn et quatre millénaires depuis le règne de Stiamot, dans quelle mesure leurs peuples s'étaient-ils réconciliés ? Quelle expiation, quel salut ? Les métamorphes étaient toujours parqués dans la jungle de Zimroel, les humains contrôlaient tous leurs déplacements sur ce continent et leur interdisaient de se rendre partout ailleurs en Alhanroel. Ils n'étaient pas plus proches d'une solution qu'à l'arrivée du premier colon. La méthode de Lord Stiamot – les vaincre, les parquer à tout jamais loin au sud, en Zimroel, et réserver le reste de la planète aux humains – ne résolvait rien... ce n'était

qu'un expédient brutal. Stiamot l'avait lui-même reconnu, conscient qu'il était trop tard pour renoncer à la colonisation de cette planète. Réécrire l'histoire de Majipoor était impossible. Et ainsi, pour sauvegarder les intérêts de milliards de colons, des millions d'aborigènes avaient perdu leur liberté.

Dès l'instant où Stiamot n'a pu trouver comment sortir de cette impasse, qui suis-je pour m'en prétendre capable ? se demanda Furvain.

Auquel cas, écrire le dernier chant serait impossible. Et – encore plus ennuyeux – il commençait à se dire qu'il ne réussirait pas non plus à terminer les passages inachevés. À présent qu'il avait perdu l'espoir de couronner cet édifice avec la conclusion qu'il comptait lui donner, l'inspiration semblait l'avoir fui. S'il tentait de progresser malgré tout, il ne ferait sans doute que gâcher ce qu'il avait déjà en diluant la puissance évocatrice de ces poèmes par des ajouts de qualité médiocre. Et il prenait conscience avec désespoir que, même s'il parvenait à aller jusqu'au bout de cette œuvre, il ne pourrait la révéler au monde. Nul ne croirait qu'il en était l'auteur. Tous penseraient à un plagiat, une supercherie ; il deviendrait un objet de mépris. Mieux valait ne rien publier plutôt que de se faire couvrir d'opprobre, estima-t-il finalement.

Et la distance séparant cette conclusion de la décision de détruire le manuscrit était infime.

Il alla chercher toutes les copies et tous les brouillons dans les placards et recoins de l'appartement que Kasinibon lui avait attribué, pour entasser le tout sur la table. La pile était impressionnante. Les jours où il se sentait trop las ou à court d'inspiration pour poursuivre la composition de cette œuvre, il s'occupait en rédigeant des copies additionnelles des textes existants, afin de minimiser le risque d'être privé par accident du fruit de son labeur. Il avait gardé toutes les pages mises au rebut, les strophes biffées, celles réécrites. Il y avait là un monceau de papier impressionnant. Il faudrait probablement des heures pour que tout soit réduit en cendres.

Il préleva une liasse de deux ou trois centimètres d'épaisseur au sommet de la pile et alla la poser dans l'âtre.

Il trouva une allumette. Il la gratta et contempla sa petite

flamme pendant un court moment avant de la tendre posément vers l'angle de la liasse.

*

**

« Que faites-vous ? » s'exclama Kasinibon en se précipitant dans la pièce.

Le petit homme abattit aussitôt le talon de sa botte sur l'allumette qui se consumait pour la broyer sur la pierre de l'âtre. Le feu n'avait pas eu le temps de se communiquer aux feuilles du manuscrit.

« Ce que je fais ? Je brûle mon poème, répondit très calmement Furvain. Ou, plus exactement, j'essaie de le brûler.

— Quoi ?

— Le brûler.

— Vous êtes fou ! Les contraintes imposées par votre œuvre vous ont privé de raison !

— Non, je me considère parfaitement sain d'esprit. Mais je ne puis continuer, c'est désormais une certitude. Et, après en avoir pris conscience, j'ai estimé qu'il valait mieux tout détruire. »

Ce fut d'une voix basse et privée d'émotion qu'il résuma ce qui lui avait traversé l'esprit au cours de la dernière demi-heure.

Kasinibon l'écouta sans l'interrompre puis resta un long moment silencieux. Ce fut en contemplant la fenêtre par-delà l'épaule de son interlocuteur qu'il déclara d'une voix à peine audible : « J'ai un aveu à vous faire, Furvain. J'ai reçu votre rançon la semaine dernière. Versée par votre ami le duc. Je n'ai pas osé vous le dire, car je tenais à vous voir terminer ce poème et je savais que vous y renonceriez si je vous autorisais à regagner Dundilmir. J'ai conscience d'avoir mal agi. Je n'ai pas le droit de vous retenir ici plus longtemps. Faites comme bon vous semble, Furvain. Partez, si ça vous chante ! Mais – je vous en conjure – ne détruisez pas ce que vous avez écrit. Laissez-m'en un exemplaire.

— J'ai décidé de tout réduire en cendres. » Les yeux de Kasinibon se rivèrent aux siens et ce fut plus énergiquement qu'il s'exprima, de sa voix sèche et cinglante de chef de bande.

« Non. Je vous l'interdis. Remettez-moi ces feuilles de votre plein gré ou je vous les prends de force ! » Furvain ne put s'empêcher de sourire. « Je constate que je suis toujours votre prisonnier. Avez-vous effectivement reçu le montant de ma rançon ?

— Je puis vous le jurer. »

Furvain hocha la tête. Il n'avait à son tour rien à dire. Il tourna le dos au hors-la-loi pour s'intéresser aux flots rouge sang de la Mer.

Terminer ce poème était-il vraiment irréalisable ? Un étourdissement le fit tituber et il perçut une force inattendue tout au fond de son être. L'aveu que Kasinibon venait de lui faire avec un air penaud avait emporté des barrières. Il n'avait plus l'impression de se dresser devant un obstacle infranchissable. La voie était de nouveau dégagée et il avait le dernier chant à sa portée.

Y inclure la réponse au problème posé par les Changeformes n'était pas une nécessité. Au cours des quarante siècles écoulés depuis le règne de Stiamot, aucun Coronal ou Pontife n'avait trouvé la solution ; pourquoi un simple poète en aurait-il été capable ? Il s'agissait là de questions politiques qui n'étaient pas de son ressort. Sa tâche consistait simplement à écrire des poèmes. Dans *Le Livre des Changements*, il offrirait à Majipoor un reflet de son passé ; il n'avait pas à lui révéler son avenir. Pas de façon explicite, à tout le moins. Il laisserait l'histoire suivre son cours.

Supposons, pensa-t-il – supposons – supposons – que je termine le poème par une prophétie, la vision énigmatique d'un roi tragique d'un lointain avenir, un monarque qui serait, comme Stiamot, un homme de paix contraint de faire la guerre, et qui connaîtrait par conséquent d'épouvantables tourments tout au long de son règne. Des bribes de phrases lui venaient à l'esprit : « Un roi d'or... une couronne dans la poussière... l'étreinte sacrée des ennemis jurés... » Que signifiaient-elles ? Il n'en avait pas la moindre idée ; et il n'avait nul besoin de le savoir. Il lui fallait seulement les coucher par écrit. Offrir l'espoir qu'un jour un monarque un homme qui contiendrait en son for intérieur les forces de la guerre et de la

paix d'une façon qui équilibrerait les souffrances et les accomplissements de Stiamot – mettrait fin à l'instabilité qui résultait du péché originel, du vol de ce monde à ses légitimes propriétaires. Il n'avait pas à expliquer comment atteindre ce but, seulement à affirmer qu'il n'était pas inaccessible.

Il sut qu'il pouvait non seulement se remettre à l'ouvrage mais qu'il le *devait*, qu'il en avait l'obligation, et qu'il n'aurait la possibilité de mener à bien cette entreprise qu'en ce lieu : ici, sous l'œil vigilant de son ravisseur et gardien. Il en serait incapable, s'il regagnait Dundilmir où il régresserait inéluctablement vers la superficialité de ses anciennes habitudes.

Il se tourna afin de réunir une copie complète du manuscrit incluant tout ce qu'il avait écrit à ce jour, puis il poussa les feuilles vers Kasinibon.

« Cet exemplaire vous revient, déclara-t-il. Gardez-le. Lisez-le, si ça vous chante. Mais ne faites aucun commentaire sur ce que j'ai écrit avant que je vous y invite. »

Ce fut sans dire un mot que Kasinibon prit la liasse et la comprima contre sa poitrine, sous ses bras croisés, pendant que Furvain ajoutait : « Renvoyez le montant de ma rançon au duc Tanigel. Déclarez-lui qu'il l'a réglée trop tôt, que je souhaite séjourner ici quelque temps encore. Et adressez-lui ceci, avec l'argent. »

Il chercha une copie du chant de Stiamot dans le monticule de feuilles entassées sur la table.

« Il pourra ainsi voir à quoi son vieil ami indolent consacre son séjour dans les contrées d'orient, n'est-ce pas ? » Furvain sourit. « Et à présent, Kasinibon, je vous en prie... Pourriez-vous me laisser afin que je me remette à l'ouvrage ? »

FIN